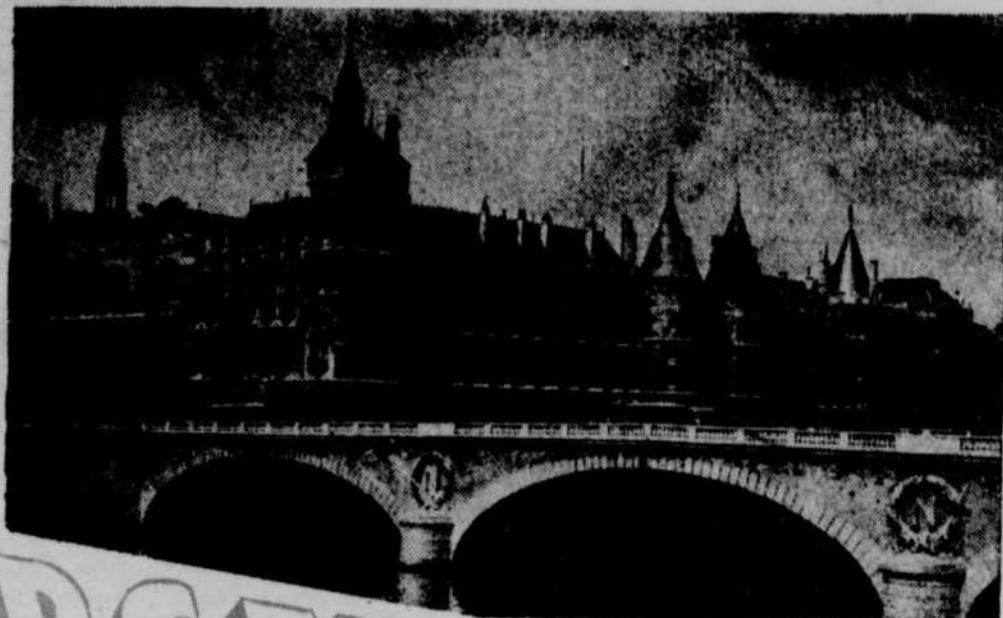
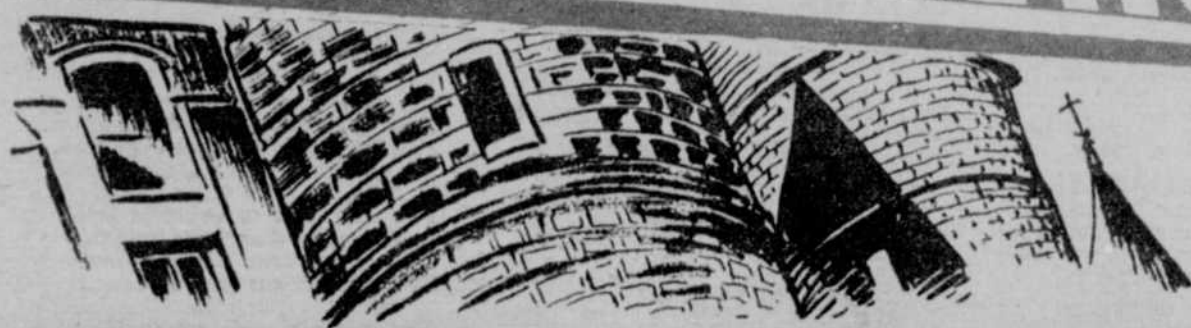
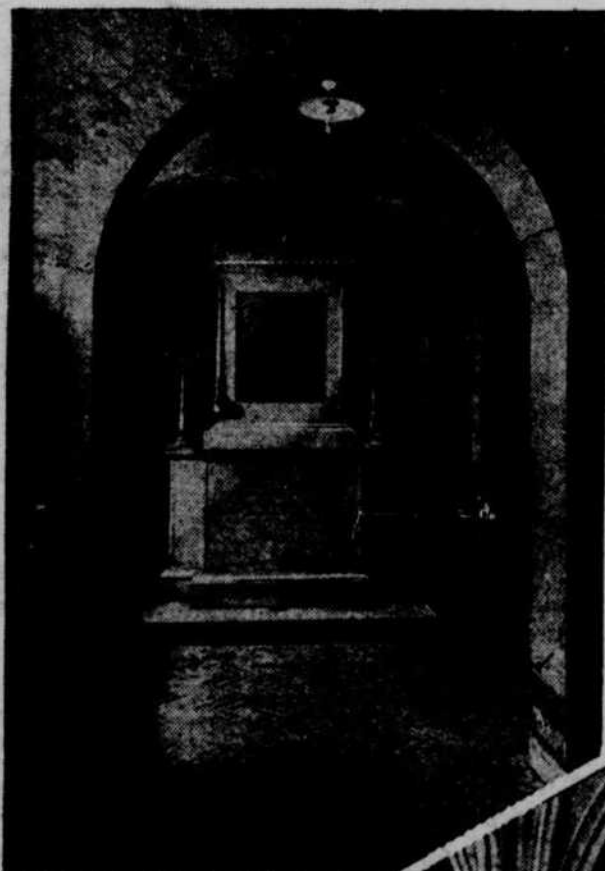


L'ACTION CATHOLIQUE

"Instaurare omnia in Christo"

LE PALAIS DE JUSTICE
DE PARIS.

LA SALLE DES GARDES.

LE CACHOT DE
MARIE-ANTOINETTE

LE COULOIR DES CACHOTS.



LA GRANDE SALLE BASSE.



L'ANCIENNE CHAPELLE.

AU mot "Conciergerie", nous lisons dans le Larousse : Prison célèbre, enclavée dans les bâtiments du Palais de Justice, à Paris, et qui au temps où ce palais était la résidence des rois de France, servait de logement à l'officier royal, que l'on nommait "conclierge" et plus tard bailli du palais. On y remarque aujourd'hui, les belles salles gothiques dites "cuisines de saint Louis", les trois tours pointues, les cachots où, pendant la révolution, furent enfermés Marie-Antoinette, Mme Elisabeth, Malesherbes, Bailly, Danton, Mme Roland, etc. Elle part aujourd'hui, de "maison de justice" pour les accusés traduits devant la Cour d'assises de la Seine.

L'entrée actuelle de la "Conciergerie du Palais" date de 1864. Elle se trouve entre la tour de l'Horloge et la tour de César. C'est dans cette dernière tour que fut enfermé le fameux bandit Ca-touche. La porte

■ ■ ■ Lire la suite on page 7, 8.



Saynète

Le dessin représente un appartement. Jean, 8 ans, Marc, 6 ans, sont assis devant une table et feuilletent avec intérêt un album de Benjamin Rabier.

JEAN.

Vois comme il a l'air roublard
Le renard
Avec ses oreilles pointues !

MARC.

Moi, j'aime mieux la tortue
Qui joue à courir avec le lapin...
Jean, éclatant de rire.

Ca un lapin ?... Gros malin !
C'est un lièvre, il mange du thym...

MARC.

Dis, est-ce ça se casse
Quelquefois les carapaces ?

JEAN.

Je ne sais pas...
On le demandera
A papa.

(Un coup de sonnette bruyant fait tressaillir les deux enfants. Ils se regardent d'un air étonné.)

Jean, fermant le livre d'images.
Qui peut bien venir ?
Il faut aller ouvrir.

MARC.

Maman nous défend de répondre.

JEAN.

Et si c'est l'oncle Casimir,
Le pauvre, il va se morfondre.

(Nouveau coup de sonnette plus bruyant que le premier.)

MARC.

Ecoute, Dring... ing. Encore !
Comme il sonne fort !

Jean, courant vers la porte.
Est-ce vous, oncle Casimir ?

Une voix d'homme, sur le palier.

Allons, ne me fais pas languir !

(Sous une poussée rude, la porte s'ouvre brusquement. Un homme entre. Il est vêtu d'un long pardessus. Il porte une barbe touffue et une casquette rabattue sur les yeux.)

Marc, à voix basse.
Ce monsieur, il n'a pas l'air doux !

Jean, de même.

On dirait une tête de loup
Avec sa barbe grise
Qui fronce...

L'homme, jetant un coup d'oeil circulaire, satisfait de son inspection, dit d'une voix dure :

Dites-moi, les enfants,
Avez-vous de l'argent ?

Jean, poliment

M'sieur, maman et papa
Ne sont pas là.

L'homme, ricanant.
Je le sais bien, pardi !
Qu'ils sont sortis,
Et la bonne aussi.

(D'un ton impatient).

Vite, où sont les sous
Et les bijoux ?...

Jean, tout bas à son petit frère
qui fait mine de pleurer.

Marc, n'ait pas peur,
C'est un chômeur
Sans doute il a froid, il a faim !

MARC.

Alors, donnons-lui du pain.
J... à voix haute.
Vous avez froid, M'sieur ?
Approchez-vous du feu...

(Marc aussitôt prend une chaise plus grosse que lui et la pousse péniblement près de la cheminée. Jean ouvre le placard. Il en retire une bouteille de vin et une miche de pain qu'il pose sur la table.)

MARC.

M'sieur, si vous avez faim
Il faut manger du pain

JEAN.

Et boire un peu de vin
Ca vous fera du bien.

(L'homme les contemple avec surprise, la bouche ouverte, les bras balancés.)



JEAN.

Il n'y a plus de fromage,
C'est dommage !

MARC.

Il reste encor du lard
Dans le placard.

(L'homme, toujours immobile, ne perd pas un des gestes des deux garçons qui fouillent avec ardeur le placard.)

Jean, d'un ton triomphant.
Le voilà ! Le voilà !

Marc, en souriant.
Et aussi du chocolat
Vous le mangerez avec
Votre pain sec.

(Ils posent leurs trouvailles sur la table.)

JEAN.

allant gentiment vers l'homme, le prend par la main. D'une voix pressante.
Venez vous asseoir, M'sieur le chômeur,

MARC

saïssant l'autre main de l'inconnu.
N'ayez... peur, n'ayez pas peur.

JEAN.

Vous savez, c'est de bon coeur.

(Ils le tirent vers la table mise. Sans résistance, il s'effondre sur la chaise, le front penché, toujours silencieux.)

Marc, gravement.

Ne laissez pas une miette
Dans cette assiette.

(Les deux enfants se retirent à l'écart et regardent avec stupeur leur hôte qui vient de repousser les provisions offertes et pleure à gros sanglots, la tête dans les mains.)

Jean, d'une voix compatissante.
Vous pleurez ? Ah ! pourquoi ?
M'sieur, dites-le-moi.



Marc, tristement.

Quand ma maman reviendra
Elle vous consolera.

L'HOMME

s'essuie les yeux et se lève brusquement.

D'une voix tremblante.
Mes bons petits, mes chers petits,
Vous ne savez pas qui je suis.

JEAN

Vous êtes un pauvre homme qui passe
Pour remander une place.

MARC

Parce que vous n'avez plus d'argent
Pour nourrir vos petits enfants.

(L'homme sourit avec attendrissement, te caresse la tête bouclée du petit garçon qui vient de parler, puis il se dirige du côté de la porte.)

JEAN

Comment ! Vous partez déjà ?

MARC

Faut attendre mon papa.

L'HOMME, d'une voix douce.

Non, je n'ai pas le temps.
Vous direz à vos parents,

(Il semble chercher un objet autour de lui.)

Non, je préfère écrire
Ce qu'il faudra leur dire.

Avez-vous une plume, un papier ?
(Jean court à la petite table où gisent éparés des cahiers et des livres.)

La Page des Enfants



JEAN

Voilà, M'sieur, une page de cahier,
Un crayon de mon plumier...

L'HOMME

s'en empare et griffonne à la hâte
quelques lignes. D'une voix émue.

Adieu, petits. Vous donnerez ça
A maman et à papa.

MARC, généreusement.

M'sieur, emportez le chocolat,
Vos petits enfants
Seront bien contents.

(L'homme lui sourit, les larmes aux yeux, puis marche rapidement vers la porte et disparaît dans l'escalier qu'il descend à toute vitesse. Les enfants retournent aussitôt à leurs jeux. Quelques minutes s'écoulent. Une clé grinçe dans la serrure. Ils courent à la rencontre de leurs parents qui rentrent.)

MARC

Maman, un chômeur est venu.

LA MAMAN, d'une voix contrariée.

Vraiment ? Et vous l'avez reçu ?
Ah ! vilains enfants !

Vous savez bien que le défends
D'ouvrir la porte en notre absence !

LE PAPA, sévèrement.

C'est une désobéissance.

(Les enfants baissent la tête avec confusion.)

MARC, doucement.

Il demandait des sous,
Nous en avions pas, nous.

JEAN, tristement.

Il n'a pas mangé de pain.
Il avait trop de chagrin.

MARC

Son chagrin, il le dit peut-être
Dans cette lettre.

(Il tend à son père le papier chiffonné remis par l'inconnu. Le père, avec étonnement, lit à haute voix.)

"Je suis venu chiper vos sous,
L'argenterie et les bijoux,
Avec poignard et pistolet
Pour couper le sifflet
Aux gosses qui me gênaient..."

Mais je n'ai rien pris.
La bonté de vos deux petits
M'a fait verser des larmes
De repentir.
Avant de partir,
J'ai caché les armes
Sous le paillason du palier.
Ce mauvais coup est mon dernier.

(Le père passe la lettre à la mère qui la lit à son tour, puis il court à la porte et sort sur le palier. Il revient, très pâle, tenant à la main un poignard étincelant et un superbe browning. A cette vue, la mère jette un cri de frayeur et serre en pleurant les enfants contre sa poitrine.)

LE PERE, d'une voix grave.

Avez-vous compris,
Mes chéris ?

JEAN se dégage des bras maternels et vient toucher du doigt les armes redoutables. D'un ton apitoyé.

Oui, papa, c'était pas un pauvre chômeur
Mais un pauvre voleur
Qui avait bon coeur.

Ed. MONTIS.

("Bayard")



Jéciste solitaire



LES YEUX des tout petits

Les yeux tout remplis d'innocence
Sont les yeux des petits enfants.
J'en sais dont la tendre nuance,
A des reflets dou xet touchants.

J'en sais dont la pruneille grise
Eclaire plus d'un frais minois.
Ils restent, dans notre mémoire,
Et se réveillent quelquefois....

J'en sais pleins de mutinerie ;
J'en sais d'étonnement profonds.
Les uns brillent quand on sourit,
Pleins de rêve, sont les seconds.

Mais tous rayonnants de lumière,
Gardent l'éclat de la beauté,
Celle qui vient de notre Père,
Et qu'on nomme : la PURETE.

G. A.

POUR RIRE

LES BOTTINES

— Catherine !
— Madame ?
— Apportez-moi mes bottines et dépêchez-vous ; je suis pressée.
— Bien, Madame.
— Deux minutes se passent. Les bottines demandées ne paraissent pas. Nouvel appel.
— Catherine !
— Madame ?
— Eh ! bien, mes bottines ?
— A l'instant, Madame ! Comme vous m'avez dit que ça pressait, je les lace.

On demandait un jour à Piron :
— Quelle différence y a-t-il entre une glace et une femme ?
Et Piron de répondre :
— C'est qu'une femme parle sans réfléchir et qu'une glace réfléchit sans parler.

Mais une dame, qui n'était pas tout à fait satisfaite de cette définition, lui dit :

— Sauriez-vous me dire, Monsieur, quelle différence il y a entre un homme et une glace ?

Piron ne répondant pas, la dame ajouta :

— Eh ! bien, c'est qu'une glace est polie et qu'un homme ne l'est pas toujours.

La maman vient d'appeler Jeanne et Léon.

— Quel est celui de vous qui a pris des cerises sans permission ?
J'ai trouvé des noyaux par terre.
Léon vivement : — oh ! ce n'est sûrement pas moi... j'ai avalé les noyaux !!!

Un fumeur normand présente son porte-cigare ouvert à son voisin de droite.

— Merci, je ne fume pas.
Il se retourne vers son voisin de gauche.

— Merci, je ne fume pas.
Sa femme lui dit à l'oreille :
— Tu n'en offres pas au capitaine ?
— Ah ! non... lui, il fume.

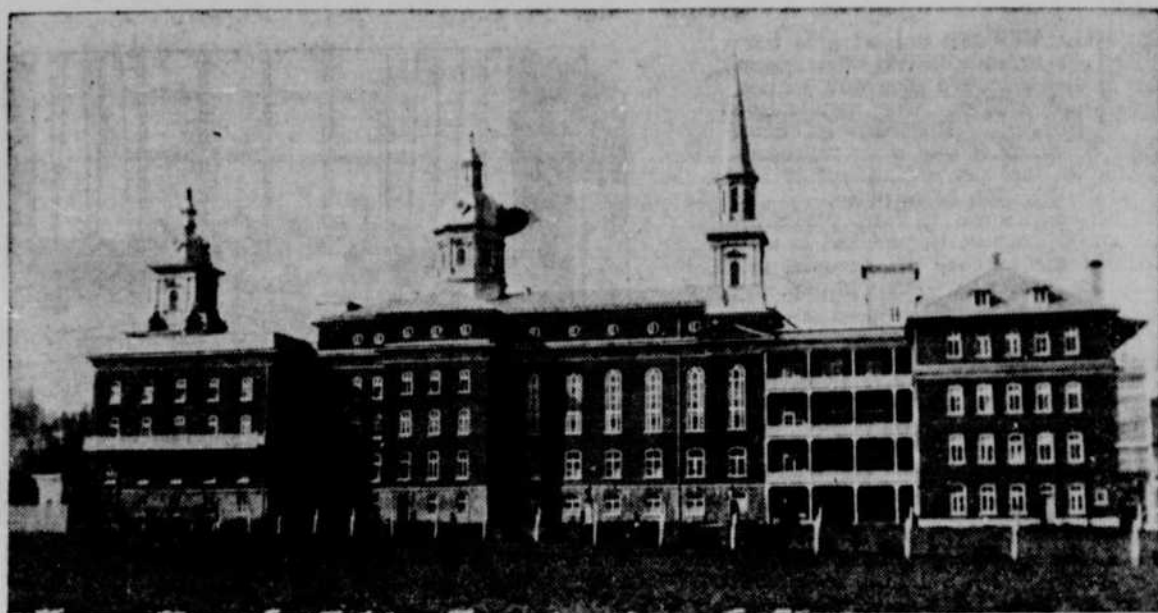


● M. l'abbé Ambroise FAFARD (1840-1899), curé de la Baie St-Paul, fondateur des Petites Franciscaines de Marie.

Prélude d'un double jubilé d'or

Double
cinquantenaire
à la Baie
St-Paul

les 27 et 28
juillet



● La MAISON-ME-RE des Petites Franciscaines de Marie, à la Baie Saint-Paul.

La paroisse de la Baie-St-Paul sera prochainement le théâtre de modestes célébrations qui commémoreront le cinquantième anniversaire de la fondation de l'hospice Ste-Anne, une oeuvre due au zèle éclairé de l'un de ses dignes curés, M. l'abbé Ambroise Fafard.

Lorsque, en 1889, M. l'abbé Fafard arrivait en cette paroisse, le comté de Charlevoix, isolé par le manque de communication, ne possédait encore aucun refuge pour ses pauvres et ses malades. Le nouveau curé, ému de l'abandon d'un certain nombre de vieillards et de pauvres sans famille, résolut de combler cette lacune. De ses épargnes personnelles, il acheta une résidence et y installa 10 pauvres, sous les soins d'une vieille demoiselle : Dina Boivin. Comme les vrais apôtres, l'entrepreneur curé plaçait tout son espoir de succès en la divine Provi-

comme toutes les oeuvres voulues de Dieu, furent marquées du sceau divin : la Croix. Pendant deux ans Dieu prépara, dans l'humiliation et l'épreuve, les onze fondatrices qu'il destinait à l'établissement de la première communauté de Franciscaines au Canada.

L'heure providentielle sonna enfin : le 22 juin 1891, les jeunes Tertiaires furent mises en rapport avec M. l'abbé Ambroise Fafard qui cherchait des religieuses pour prendre la direction de son hospice. Les démarches pour l'admission régulière au diocèse de Chicoutimi rencontrèrent le succès désiré. Le 13 novembre 1891, quatre des Tertiaires

ans, l'intrépide fondateur veilla et dirigea; il eut la consolation de voir ses deux nobles entreprises se développer normalement. A sa mort, le 12 août 1889, il laissait l'hospice Ste-Anne dans une condition prospère et sa jeune communauté fermement établie.

Pour la formation spirituelle de ses filles, M. l'abbé Fafard respecta et favorisa leur appel manifeste à la vocation franciscaine. Il mit tous ses soins à leur inculquer l'esprit de pauvreté et d'humilité du séraphique Patriarche, et ne négligea rien pour leur assurer les enseignements des Révérends Pères du Premier Ordre. Ceux-ci se prêtèrent

Les Petites Soeurs prolongeraient volontiers encore la liste de leurs bienfaiteurs. Laissons-leur le soin d'en garder la mémoire et de prier Dieu de les bénir.

Les fêtes qui se préparent attireront un moment d'attention sur une oeuvre de chez nous, une oeuvre méritante, digne d'intérêt et de sympathie. Les Petites Soeurs du Père Fafard ont hérité de sa compatissant tendresse envers les malheureux : pas mieux, peut-être, mais aussi bien déjà que leurs aînées dans l'exercice de la charité, elles savent secourir toutes les détresses : voyons le programme de leurs activités :

A la Baie-St-Paul, elle se dévouent au soin des infirmes, épileptiques, imbeciles et idiots.

A Worcester, E.-U., et à Montréal, dans quatre hospices, elles adoucissent les derniers jours des vieillards.

A Chicoutimi et à St-Jean d'Iberville, elles se font les mères dévouées des orphelins. A Chicoutimi encore, une crèche fournit des berceaux aux petits abandonnés.

Dans leurs hôpitaux d'Eagle Lake, E.-U., de Sainte-Anne de Beupré et de Clarke-City, P. Q., elles se dévouent auprès des malades.

Puis, dans 16 écoles paroissiales : 4 aux Etats-Unis; 2 à Montréal; 8 dans le diocèse de Chicoutimi; 1 au diocèse de Québec; 1 au Vicariat du Golfe St-Laurent, elles forment les enfants à la vie chrétienne et leur enseignent la science.

Les Petites Franciscaines de Marie ont raison de louer, de bénir Dieu, d'exalter sa bonté si prodigue à leur endroit. Il faut féliciter aussi les paroissiens de la Baie-St-Paul de s'unir à l'action de grâces de leurs Petites Soeurs : témoins des débuts et des heureux développements de cette oeuvre féconde, ils ont les premiers droits à se réjouir du bien accompli.

En applaudissant au geste qui souligne le mérite des Petites Franciscaines de Marie, il convient de mentionner que deux des héroïques fondatrices sont encore là pour recueillir la moisson cinquantenaire et la comparer à l'humble semence de 1899. On devine la ferveur qui animera leur Magnificat. Certes, la bénédiction de Dieu, descendant sur leurs sacrifices et leurs souffrances, a fait par elles de grandes choses ! Le spectacle qu'elles nous présentent, commande l'admiration et invite aux souhaits les plus heureux à l'adresse de la congrégation jubilaire.



● La maison SAINT-JOSEPH, à la Baie Saint-Paul.

dence. Ce fut donc par une messe solennelle qu'il inaugura l'ouverture de son refuge, le 30 novembre 1889. Fut-il favorisé de quelque inspiration spéciale au cours du saint sacrifice ? On le croirait, car le groupe de paroissiens venus témoigner de leur sympathie pour l'oeuvre naissante eurent la surprise d'entendre M. le curé adresser la parole à l'issue de la messe. Ses paroles paraissaient osées vraiment en face des modestes débuts : au petit grain de senevé, le courageux semeur promettait la croissance et un développement qui permettrait à une multitude de pauvres de venir s'abriter sous l'arbre bienfaisant, puis, ses prévisions allant plus loin sans doute, il ajoutait que le bon Dieu serait aimé et bien servi en cette maison. L'avenir a réalisé les deux prédictions de M. l'abbé Fafard. Le petit refuge qu'il baptisait du nom de "Hospice Ste-Anne" en le confiant à la grande Thaumaturge du Canada est devenu une institution importante qui, avec ses succursales, les maisons St-Jean, maison Ste-Marie, maison St-Joseph et villa Fafard, hospitalise au-delà de mille patients. Et, pour aimer et bien servir Dieu dans ses pauvres, le charitable fondateur se survit dans ses Filles : les Petites Soeurs Franciscaines de Marie.

Entre la promesse de cette matinée de novembre et la réalisation constatée aujourd'hui, cinquante ans sont passés ! Le long de ces années s'échelonne une double histoire : celle de l'institut elle-même, et celle de la congrégation qui la dirige. En effet, par une coïncidence étrange, le 12 août 1889, donc, quelques mois avant l'ouverture de l'hospice Ste-Anne, était née, à Worcester, aux Etats-Unis, une communauté de Tertiaires Franciscaines d'où devait sortir, par les soins de M. l'abbé Ambroise Fafard, la congrégation des Petites Franciscaines de Marie.

Les origines de cette famille religieuse, Dimanche, 23 juillet 1939

franco-américaines de Worcester arrivaient pour se fixer à la Baie-St-Paul.

Le charitable abbé Fafard, déjà chargé d'une paroisse importante et des responsabilités totales de son hospice, se donnait une sollicitude nouvelle en adoptant ainsi ces aspirantes à la vie religieuse franciscaine. Les brillantes qualités de son esprit et la bonté de son coeur furent égales à la tâche. Pendant dix

toujours, avec une admirable charité, à guider et affermir les pas de cette jeune famille qui aspirait, comme eux à suivre les traces de saint François.

L'hospice Ste-Anne et ses religieuses ont toute la sympathie des paroissiens de la Baie-St-Paul, légitimement fiers du développement de l'oeuvre dont ils ont favorisé généreusement la naissance et l'épanouissement.

Un
nouveau
scolasticat
à
Chicoutimi



● L'ORPHELINAT de l'Immaculée Conception, à Chicoutimi.

Les Petites Franciscaines-de-Marie de la Baie-Saint-Paul viennent de recevoir la reconnaissance officielle de leur scolasticat.

Cette oeuvre, qui s'ajoute à tant d'autres, montre l'essor vraiment merveilleux que prend cette communauté méritante, relativement jeune, puisqu'elle s'apprete à célébrer son jubilé d'or. L'éducation de la jeunesse étant une des oeuvres dont



elle s'occupe activement et avec beaucoup de succès, la création d'une école normale pour les jeunes professes mérite donc de légitimes félicitations.

Le nouveau scolasticat ouvrira en septembre prochain et aura son siège dans le vaste orphelinat de l'Immaculée, à Chicoutimi.

Félicitations et vœux de succès !

Ne perdons pas de place

favorisent

le dégagement des odeurs florales

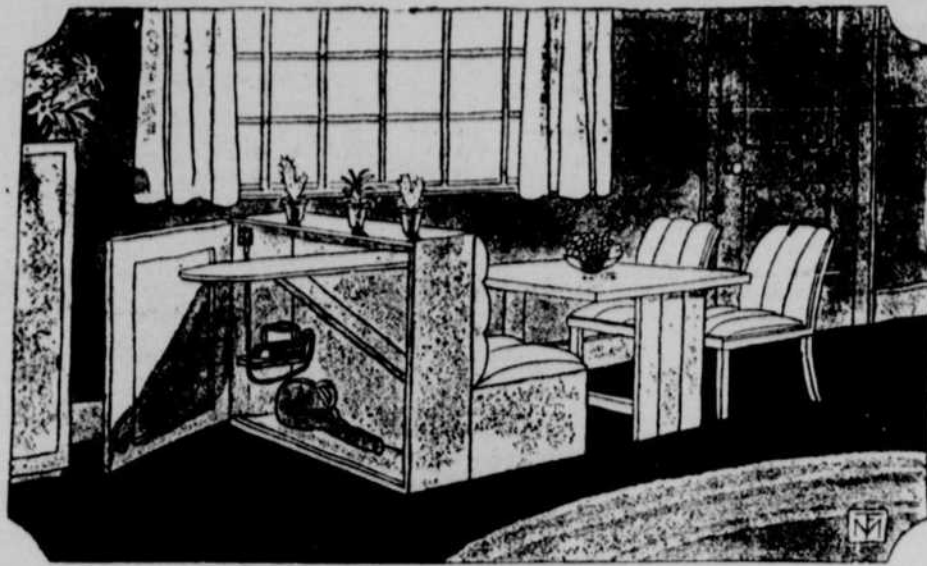


ET AXIOME qui est à la base de presque toutes nos suggestions, trouve plus que jamais, aujourd'hui, une application directe... Regardez les deux croquis de meubles que nous reproduisons ici; ils représentent un effort superlatif d'utilisation de la place.

Sur le croquis no 1, vous voyez un divan — qui sert de lit pendant la nuit — dont toute la base est occupée par des tiroirs profonds, sans oublier une petite bibliothèque courante.

Les deux tiroirs du haut contiennent le linge de corps; le grand tiroir du bas renferme le linge de maison ou les vêtements de réserve. La literie est dissimulée pendant le jour dans les trois épais coussins qui forment le dossier du canapé. Ces coussins, assez rigides pour garder une forme bien nette, sont en réalité des sacs fermés en arrière par une fermeture-éclair. On y glisse, chaque matin, les draps pliés en quatre, les couvertures de laine, l'édredon américain et l'oreiller. L'élasticité du canapé est assurée par un sommier métallique qui pose sur le cadre contenant les tiroirs. D'ailleurs, le matelas, fait lui aussi de trois grands coussins, est fort épais et moelleux.

Un divan pareil à notre modèle rendra de grands services à une personne qui ne dispose pas d'une chambre personnelle, mais doit se loger discrètement dans un salon ou une salle à manger... Elle a le plaisir de ne causer aucun dérangement, aucun désordre dans la pièce qui lui est offerte, et elle possède, rien qu'avec son divan, un bon lit pour la nuit, un excellent canapé pour le jour et une vraie commode pour ses affaires les plus usuelles. Si elle peut flanquer son divan des deux petits meubles que nous vous proposons, elle aura une installation assez complète.



Chaque petit bahut cubique est un vrai "fourre-tout" où l'on peut ranger une quantité d'objets hétéroclites. Ces bahuts sont faits en simple bois blanc laqué, de même que le cadre et les tiroirs du divan. C'est un ensemble qui ne revient pas cher à exécuter et qui fait beaucoup plus d'effet qu'il ne vaut. La plus simple toile basque, le reps le plus économique suffisent à recouvrir les coussins carrés.

Sur le croquis no 2 vous trouvez une disposition inédite pour utiliser le dossier d'un canapé de milieu. Au lieu de donner à ce dossier une dimension de quelques pouces d'épaisseur (ce qui le rendrait inutilisable), vous lui donnez une dizaine de pouces au moins de profondeur environ, et vous en faites un

placard à repasser. Il y a juste la place d'y loger une planche à repasser abattante, le fer électrique et la "jeannette" pour les manches... S'il reste de la place libre, vous y mettez d'autres objets encombrants qui trouveront leur refuge.

Le meuble n'est presque pas alourdi par l'adjonction de ce placard à son dos, car on a employé du contreplaqué ou des planches minces de bois blanc pour le construire. Le dessus du placard sert d'étagère pour votre collection de plantes grasses... ou de statuettes. L'allure générale du meuble, franchement moderne, ne trahit pas trop manifestement l'utilisation ménagère que nous en avons faite.

L'odeur des essences est sous la dépendance de certaines conditions physiques; la chaleur l'exagère, comme on l'a constaté pour les huiles essentielles d'orange, de myrte, de lubiées. L'odeur des fleurs, au contraire, en tant que fonction vitale, est réglée par l'activité de l'organisme, et peut être intermittente. C'est pour cela qu'un certain nombre de fleurs sont plus odorantes le soir, ou même ne le sont qu'à ce moment.

C'est le cas, par exemple, du mélandrium dioicum, de plusieurs oenotheres, du datura arborea, et surtout des fleurs d'un brun jaunâtre sombre, comme celles du pelargonium triste, de l'hesperis tristis, du gladiolus tristis, etc.

D'une manière générale, l'obscurité paraît favorable au dégagement des odeurs florales; cette particularité est peut-être due à une accumulation, pendant l'activité de la végétation diurne, de substances que la fleur transforme en parfums à la faveur de sa végétation nocturne. Il faut aussi remarquer que le parfum des fleurs peut paraître plus fort le soir, au moins dans une certaine mesure, parce qu'il existe à ce moment un état particulier de l'atmosphère favorable au transport de toutes les odeurs.

Comment se comportent

les bananes non mûres dans des atmosphères artificielles.

DANS l'air atmosphérique, les bananes vertes se conservent bien, mûrissent régulièrement si la température est voisine de 66°; à 76°, elles mûrissent trop rapidement; enfin, à 90°, elles moisissent, le plus souvent.

L'oxygène, l'azote et l'anhydride carbonique employés seuls à 66°, 76°, 90°, ne sont pas capables de prolonger la vie de la banane; dans ces trois milieux les échanges gazeux diminuent rapidement, ce qui provoque l'altération des fruits.

Les mélanges d'azote et d'oxygène, si la température se maintient à 66°, doivent contenir au moins 2,5% d'oxygène. Dans ces conditions, le processus de maturation subit un ralentissement mais reprend son rythme normal si les bananes sont remises à l'air libre.

Dans les mélanges d'azote et d'oxygène contenant de 5 à 10% d'oxygène, les bananes se comportent comme dans les mélanges précédents mais les échanges deviennent plus actifs.

Pauvre cerveau

Le Dr Ralph Linton, de la Columbia University, vient de faire connaître les conclusions d'une longue étude à laquelle il s'est livré sur le cerveau humain. Il reconnaît d'abord que la taille moyenne des hommes est plus grande aujourd'hui qu'autrefois; il attribue ce fait à la médecine et à l'alimentation. Par contre, le cerveau lui-même est identique quant à ses dimensions à celui de l'homme d'il y a 30,000 ans. Si l'homme moderne connaît plus de choses que l'homme des cavernes, c'est tout simplement, selon le Dr Linton, parce qu'il peut apprendre qu'il n'y a pas de différence d'intelligence entre les diverses races, mais bien entre les individus.

L'alcoolisme

III---Ses conséquences

au point de vue de la famille et de la société

Production de la maison G. MAZO, 52, boulevard St-Martin, Paris. Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections.

XXXI. PERTE DE LA DIGNITÉ.

(L'Homme ivre. Tab. d'André Gill.)



XXXI. — PERTE DE LA DIGNITÉ.

L'exemple joue un rôle extrêmement important dans l'éducation de la famille; l'enfant fait toujours ce qu'il voit faire, ou ce qu'il a vu faire à ses parents. Qui n'a constaté la déchéance physique et morale dans laquelle tombe rapidement l'alcoolique invétéré. Bon sens et volonté sont tellement affaiblis chez lui, qu'il a perdu, sans retour, tout sentiment de dignité. Comment ses enfants pourraient-ils le respecter, lorsqu'ils le voient rouler, comme une brute inconsciente, sur le parquet de la pauvre chambre? (Tableau d'André GILL.)

Mais rien n'émeut l'ivrogne; ni la saleté de ses vêtements, ni la douleur de sa famille, ni le mépris de ses voisins; il s'accommode de toute la misère qui l'entoure; chez lui, comme l'a dit avec tant de justesse le Dr Galtier-Boissière "la bête humaine subsiste seule"; l'homme ne vit plus, il végète.

XXXII. NOMBRE DES CRIMES EN FRANCE

ANNÉES : 1830 - 1900

Alcool consommé : 1^{lit} 12 - 4^{lit} 66

CRIMES : 114.000 - 521.000

L. MAZO & FILS

XXXII. — NOMBRE DE CRIMES EN FRANCE.

L'alcoolisme n'est pas seulement nuisible à sa famille; tôt ou tard il devient une charge pour la Société qui est obligée d'entretenir les hôpitaux, les asiles d'aliénés, les prisons, etc... En ce qui concerne les Crimes, par exemple, on a depuis longtemps remarqué qu'ils sont beaucoup plus fréquents les dimanches et les lundis que dans le reste de la semaine, parce que ce sont les jours où l'on boit le plus. Par ailleurs, les statistiques démontrent, et cette constatation a été faite dans tous les pays, que les actes de folie ou de brutalité: meurtres, blessures, vols, incendies, etc., sont commis, dans une proportion qui dépasse 60 pour cent par des alcooliques.

Le Tableau XXIII montre qu'en France, dans l'espace de soixante-dix ans (1820-1890), lorsque la consommation de l'alcool a passé de 1 litre à 12 à 4 litres 66, le nombre des Crimes a quintuplé.

XXXIII. OUBLIÉS, UN SOIR DE PAYE, A LA MATERNELLE.



Tab. de M^{re} Th. Trounès.

XXXIII. — OUBLIÉS A LA MATERNELLE.

L'ivrognerie, pour qui que ce soit, est un vice redoutable; mais, si par malheur, le père et la mère en sont atteints, dans une famille, ce qui se voit, hélas! il devient alors l'une des sources les plus dégradantes de la misère et de la pauvreté. Les ressources du travail, si peu qu'il en reste, fondent en dépenses inutiles; les frais de maladie absorbent le reste.

Peut-on regarder, sans une émotion poignante, le groupe infiniment désolé de ces petits enfants, que présente le tableau de Mme Th. Trounès; leur visage cependant n'exprime aucune impatience. Ils attendent, ils sont résignés...

Un père et une mère indignes, attirés au cabaret, ont perdu, dans les fumées de l'ivresse, jusqu'à l'instinct le plus naturel de l'être humain.

INGENIEUSE REPLIQUE

Les ennemis de la religion se scandalisent de ce qu'un innocent comme Jésus ait pâti pour des coupables.

Un maître, sachant sa vieille domestique dévote, aimait à la taquiner sur la religion.

—Mélanie, lui dit-il un jour, expliquez-moi ceci. Votre catéchisme enseigne que Jésus est mort pour purifier le monde du péché. Or, Jésus était l'innocence même. Pourquoi donc fallait-il à Dieu une victime innocente?

Et Mélanie de répondre:

—Monsieur admettrait-il que, pour laver son linge, je me serve d'eau sale?

UN CHARPENTIER PRUDENT

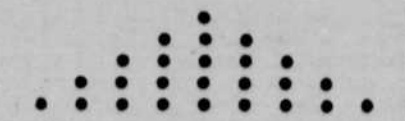
—Mon père a été charpentier toute sa vie et il ne s'est jamais tapé sur les doigts avec le marteau.

—Pas possible!
—C'est pourtant vrai. C'est qu'il tenait toujours son marteau avec les deux mains.

Jeux d'ESPRIT MOTS croisés

(130)

762.—MOTS EN TRIANGLE ISO-CELE



Horizontalement : 1. Phonétiquement, c'est ce que fait Dieu envers toutes ses créatures. — 2. Montra son mécontentement par l'arrière. — 3. Prépara une monture à rendre service. — 4. Tranche la tête. — 5. Qui peut servir de planche de salut.

Verticalement : 1. On le double en ôissant. — 2. La moitié d'une dame. — 3. Il faut en mettre autant dans la conversation que dans les mets pour que le banquet soit agréable. — 4. Se délivre quand on fait un paiement. — 5. Rongeur souterrain. — 6. Se rendit. — 7. Gendre de Mahomet. — 8. Fin d'infinif. — 9. Porte souvent un chapeau.

763.—OH !

Trouvez six mots se prononçant comme "oh !", mais possédant des orthographes différentes.

764.—PRIX

Pouvez-vous trouver les cinq domaines de l'activité humaine pour lesquels est prévu un prix Nobel ?

765.—DANSES

Pouvez-vous en prenant dans les mots suivants : Tannhauser, trumeau, gorille et basson, trois lettres qui se suivent dans deux de ces mots, et deux qui se suivent dans les deux autres, former deux noms de danses ?

766.—UNE ADDITION

Voici une addition de lettres :

C O R D E
L I N A S

R E I N S

Sachant que les dix chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 0 se retrouvent à raison de cinq à la suite des deux mots de l'addition pouvez-vous dire quel est le total ?

767.—QUATRE MOTS

Voici une série de syllabes. Pouvez-vous en les réunissant former quatre mots ?

F O R T. D I D. I N. C A N. C A N. C A N. S U P. F A N. T I L E. A B L E. A T. I N.

768.—PHONETISMES

Pouvez-vous écrire, avec 3 lettres, le nom d'un monastère gouverné par un abbé ? Avec 3 lettres, que la cuisson est terminée ? Avec 3 lettres, en parlant d'une tisane, qu'elle est très active ? Avec 3 lettres, que vous tentez quelque chose ? Et, enfin, avec 7 lettres, en parlant d'une question, qu'elle a été discutée ?

769.—LOTTERIE

A une loterie foraine quatre camarades prennent chacun trois des douze billets d'une série. Ceux-ci sont numérotés de 1 à 12. S'ils font chacun le total des numéros de leur trois billets, Albert obtient 22, Alfred 7, Alain 32 et Raymond 17. Sachant qu'Alfred obtient le premier prix avec le no 2 et que le second lot a été gagné par le no 8, pouvez-vous dire qui était le possesseur de ce numéro 8 ?

770.—QUELQUES QUESTIONS

1. Quel mode régit le verbe "s'attendre" ?
2. Doit-on dire : "En voici bien d'un autre" ou "En voici bien d'une autre" ?
3. Quel est la place de l'adjectif autre, employé avec un nom de nombre ?
4. Peut-on dire : "Je vous paierai à l'avance" ?
5. Doit-on dire : "Ils sont allés baigner ensemble" ou "... se baigner ensemble" ?
6. Qu'est-ce que le Pentathlon ?

SOLUTION

des problèmes proposés le 16 juillet 1939

754.—MOTS EN TRIANGLE

T R I R E M E S
R E C E L E S
I C O N E S
R E N I E
E L E E
M E S
E S
S

755.—ENIGME

Les ténèbres.

756.—MOTS JANUS

Elime — Emile.

757.—LES PRENOMS

1. GEO, LEO, PAOLA, OLGA, LEDA, LEA, DEA.

2. MARIUS, THEO, RUPERT, MOISE, OMAR, REMI, ARISTE, AIME, ARTHUR, OMER, TOM, RITA, MATHIEU, MARIE, SOPHIE, MARIO, IRMA, AURORE, MARTHE, ROSE, ROSITA, RHEA, SAPHO, THOMAS, AMI.

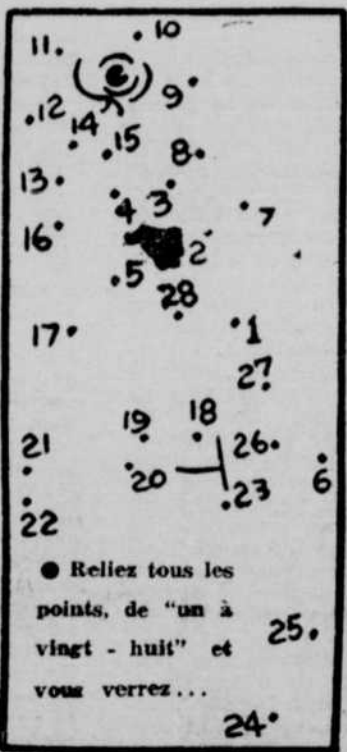
3. CALIXTE, AIME, ALI, AMI, ALEX, LUC, MAX, MAXIME, ALIX, ALICE, CELIA, MICHAELA, LIA, LEA, AMELIA, LUCE, LUCIA, LUCIE.

758.—CHANCEMENT

LIME, LIRE, MIRE, MARE, TARE, TARD.

759.—A L'ECURIE

Garçons : 7. — Chevaux : 15.



● Reliez tous les points, de "un à vingt-huit" et vous verrez... 25. 24.

760.—TOTAUX

A = 4, B = 5, C = 6, D = 7.

761.—QUELQUES QUESTIONS

(Réponses)

1. Les premières voies ferrées à traction électrique ont été construites, en France, en 1900. Cette année-là, à l'occasion de l'exposition, ont été électrifiées la ligne Invalides-Versailles rive gauche et la section Orsay-Austerlitz.

2. Aujourd'hui, l'importance du réseau électrifié est d'environ 18.500 kilomètres de voies ferrées. A dater de 1922, tout le réseau du Midi fut électrifié. En 1926 fut achevé le tronçon Paris-Vierzon, prolongé plus tard jusqu'à Brive. Puis furent effectués Paris-Le Mans et Paris-Bordeaux.

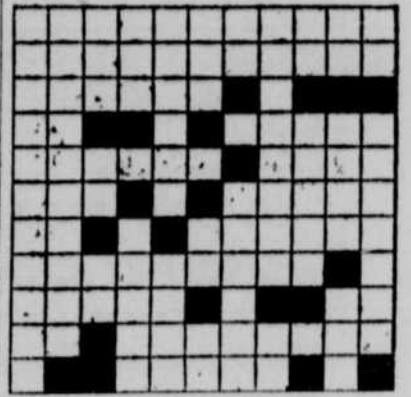
3. La traction électrique permet une économie notable de matériel. La traction sur le réseau actuellement électrifié est assurée par 8.000 locomotives électriques, alors qu'elle nécessiterait 20.000 locomotives à vapeur.

D'autre part, un parcours aussi long que Paris-Hendaye peut être effectué avec une seule locomotive électrique, contre quatre locomotives à vapeur. Enfin, les frais de conduite sont sensiblement moins élevés, attendu que, sur une locomotive électrique, un seul agent peut assurer la conduite et l'observation des signaux.

4. Le trajet Paris Bordeaux, soit 582 km, est effectué en 4 h. 54, soit à la vitesse de 118 km. 74 à l'heure.

5. Le record appartient, en ce moment, aux Etats-Unis, où le parcours New-London-Portage, de 69 km., est parcouru à la vitesse de 118,8 kilomètres à l'heure. En Angleterre, le trajet King's Cross-York, soit 303 km, est effectué à la vitesse de 115 km. 7 à l'heure. En France, le parcours Poitiers-Angoulême, de 113 km., est franchi en une heure.

6. Le mot roman a d'abord désigné toute oeuvre écrite en langue vulgaire ou romane, par opposition au latin (comme romantique s'oppose au classique). Le latin ayant disparu tout à fait de l'usage courant, le mot roman est resté en amplifiant son sens.



HORIZONTALEMENT

1. Souvent faite chez le dentiste. — 2. Producteur d'ampoules. — 3. Incarnation de Viehno. — 4. Foule par des halleurs. — Mouilla. 5. Fille de Jupiter. — De droite à gauche : fleuve côtier de France. — 6. Port de Finlande. — Elève. — 7. Permet d'aller droit. — 8. Dont les propos sont redoutés des gens susceptibles. — 9. Se brisent pour donner la vie. — Démenti. 10. Abréviation pieuse. — 11. Nourriture de gobe-mouches. — 12. Dans la Drôme.

VERTICALEMENT

1. Certains dépendent de la tête des clients. — 2. Ils éclairaient les noctambules. — 3. Vainqueur des Madiannes. — Deux voyelles. — Pose un dilemme. — 4. Convenu. — Adverbe. 5. Ile turque de l'archipel. — A la gloire du maréchal Bugeaud. — 6. Conjonction. — Un post-scriptum. — Au commencement de la Loire. — 7. Phonétiquement. — Incroyant. — De bas en haut : une nuit d'auberge. — 8. Spécialité d'une ville de Bretagne. — 9. Abréviation d'un titre unique au monde. — 10. Chiffre romain. — Poirard malais. — 11. Monture de luxe. — Capitale nordique. — 12. Il est destiné à être foulé. — 13. Pas n'importe qui. — Lieu de réunion de révoites.

Solution du No 129

C	O	U	P	E	P	A	P	I	E	R
E	D	R	E	D	O	N	S	N	O	
R	O	R	E	I	N	D	S			
E	N	T	E	R	R	E	M	E	N	T
M	R	N	E	L	E	G	I	R		
O	V	I	N	E	E	C	O	T	E	
N	A	V	I	G	A	T	E	U	R	S
I	U	T	A	H	N	T	E			
E	U	L	E	R	L	E	E	A		
S	A	C	E	T	E	E	V			
P	E	R	R	E	G	A	U	X		



cardinal Villeneuve

EN FRANCE

Histoire de l'Eglise VIII LA RENAISSANCE CHRETIENNE



261. — LES TURCS REPRENENT LEURS CON-
QUETES EN ORIENT. — AMURAT
BRULE LES YEUX DE
SON FILS REBELLE

Si les papes faisaient de si puissants efforts pour rétablir la paix entre les princes et les peuples chrétiens, c'est qu'ils avaient sur le monde entier des renseignements qui leur permettaient de voir les dangers même encore éloignés. Les papes, chefs de cette église qui avait conquis l'Europe, la civilisation chrétienne, comprenaient que le danger de l'Islam demeurait tout entier. A l'avènement du pape Grégoire XI, les Mahométans avaient à leur tête le sultan Amurat, chef très entreprenant et très écroulé qui voulait reprendre les conquêtes de ses prédécesseurs. Comme les chrétiens n'avaient pas à dresser devant eux une résistance organisée, les Russes se jetèrent sur les Grecs, puis les Valaques et aussi les Raciens, remportant partout de faciles victoires. Bientôt ils furent maîtres de la majeure partie de la Macédoine et de l'Épire; l'Empereur grec ne possédait plus que Constantinople et Thessalonique. Le pape, en ce pressant danger, excita la résistance des chevaliers de Rhodes, et demanda avec instance à Louis de Hongrie de lever l'étendard de la Croisade contre les infidèles. Ce prince, sans refuser son concours, resta dans la plus complète inaction. Les progrès des Turcs furent ralentis par la trahison du fils d'Amurat, qui voulait garder pour lui les conquêtes de son père; ce dernier le vainquit et lui brûla les yeux de sa main.



262. — GRAND SCHISME D'OCCIDENT. — LES
CARDINAUX VEULENT S'EMPARER
DU PAPE

Grégoire XI revint à Rome en 1377 pour y mourir l'année suivante; le collège des cardinaux, sans se laisser impressionner par les tumultes de la ville de Rome, qui demandait un pape romain en menaçant le rejeter tout autre, proclama à l'unanimité l'archevêque de Bari comme pape. Le peuple romain repoussa d'abord cet élu, mais le lendemain il l'acclamait, et assistait avec enthousiasme au sacre du nouveau pape, qui prit le nom d'Urbain VI. La première préoccupation du Souverain Pontife fut d'entreprendre la réforme du clergé; toutefois la manière un peu rapide et assez rude, avec laquelle il s'y porta, fut l'occasion d'une conjuration de la part d'une bonne partie des cardinaux et du clergé. Les conjurés tentèrent de s'emparer du pape qui s'était retiré à Anagni et qui se tenait sur ses gardes. L'insuccès de leur intrigue exaspéra les cardinaux, ils s'assurèrent l'appui du roi de France et de la reine de Naples et, déclarant nulle l'élection précédente, ils procédèrent à un nouveau conclave, qui choisit Robert de Genève. Cet antipape prit le nom de Clément VII. Le monde catholique fut divisé en deux obédiences à peu près égales, et chacun des partis comptait des hommes respectables et même des saints. Ces complications religieuses furent encore aggravées par les guerres qui se renouvelaient dans toute l'Europe. Le pape légitime, Urbain VI, fut en péril jusqu'à sa mort qui survint inopinément au mois d'octobre 1389.

Production de la maison G. MAZO,
33, Boulevard St-Martin, Paris.

Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections lumineuses.



LA suite de la visite que S. Em. le cardinal Villeneuve a faite à la Maison de la Bonne Presse, à Paris (visite dont L'Action Catholique a parlé dans son édition du 10 juillet, page 4), l'archevêque de Québec a été l'hôte d'honneur à un déjeuner qui lui fut offert dans un restaurant des Champs-Élysées. A ce déjeuner participaient LL. EEm. les cardinaux Verdier et Baudrillart, Mgr Valéri, nonce apostolique, plusieurs évêques, des supérieurs généraux d'ordres religieux, des représentants des autorités civiles, de l'Académie, de la diplomatie, de l'Action catholique, des œuvres, de la presse, le ministre du Canada à Paris, M. Vanier, etc.

A la fin du repas, M. l'abbé Merklen, rédacteur en chef de la "Croix", porta un toast au cardinal Villeneuve. Il dit tout d'abord l'espoir que l'on garde, à la Maison de la Bonne Presse, que Son Eminence garde de sa visite (à la Bonne Presse) "la mémoire d'un grand effort d'apostolat catholique, que d'ailleurs nous désirons mettre dans toute la mesure de nos possibilités au service de nos frères de l'étranger, et spécialement ceux du Canada".

Et M. l'abbé Merklen ajouta: "Chargé de vous accueillir au nom du Conseil d'administration de la Bonne Presse, je saluerai d'abord en Votre Eminence celui que les lecteurs de nos diverses publications aiment à appeler le cardinal deux fois Français. Deux fois Français, puisque le petit-fils de Mathurin Villeneuve est devenu archevêque de Québec, la grande cité française au delà de l'Océan, et puisque le primat du Canada est en contact avec nos fidèles et nos populations s'est à plusieurs reprises abandonné à la pensée qu'il n'avait pas quitté sa patrie.

"Je n'oublierai pas que c'est vers un Institut fondé en France que Votre Eminence s'est tournée pour chercher la grâce de la vie religieuse et le secret de l'esprit missionnaire, et vous me permettez de féliciter les fils de Mgr de Mazenod, dont l'épopée merveilleuse couvre les cinq parties du monde, depuis les glaces polaires jusqu'aux feux de Ceylan, dans le seul dessein d'obéir à Notre-Seigneur en évangélisant les paupers.

"Je constaterai, Eminence, que, plus que jamais, les dévotions françaises et canadiennes se rejoignent. Depuis Lourdes jusqu'à Fourvière, vous avez rencontré et visité partout des Madones; elles sont soeurs des Madones du Canada; combien de sanctuaires dédiés à Marie Immaculée sont d'ailleurs confiés aux RR. Pères Oblats! Le culte du Sacré-Coeur tel qu'il se célèbre à Montmartre — où l'on garde pieusement le souvenir du cardinal Guibert, un Oblat qui vous est cher — a gagné la sympathie la plus fervente de vos compatriotes. Et sainte Jeanne d'Arc, auprès de laquelle vous venez d'accomplir une prestigieuse mission, sur l'initiative

d'un religieux de l'Assomption, et avec les encouragements du T. R. Père général, dont je me fais un devoir de saluer la présence, a sa statue dressée et son culte établi à Bergerville, au centre même de votre archidiocèse.

"Je me souviens enfin que, supérieur du scolasticat d'Ottawa, Votre Eminence apprenait à ses disciples, en des conférences régulières, la gravité du problème de la presse, et s'intéressait déjà aux efforts de notre Maison. Le développement à Québec du journal L'Action Catholique n'est-il pas, lui aussi, un fruit de son sens avisé de l'apostolat moderne?

"Ces multiples raisons, que Votre Eminence m'excusera d'exposer si brièvement, montrent assez les sentiments de joie qui nous animent en la recevant aujourd'hui, comme l'honneur très grand que nous procure sa visite".

S. Em. le cardinal Villeneuve, qui, on se le rappelle, avait répondu plus longuement aux paroles d'accueil qui lui avaient été adressées par M. le comte de l'Épinois, lors de sa visite cours Albert Ier, se borna cette fois à lever son verre avec une visible émotion pour remercier encore le Conseil d'administration de la Maison de la Bonne Presse et celui qui venait d'être son éloquent interprète.

Il ajouta: "Vous avez bien voulu porter la santé des Canadiens; vous savez que c'est porter la santé de la France".

AU COLLEGE STANISLAS

Le 17 avril dernier, le collège Stanislas avait eu l'honneur de recevoir déjà la visite de S. Exc. M. le colonel Vanier, ministre du Canada à Paris, venu présider une séance littéraire "à la gloire du Canada". Cette fois, c'est S. Em. le cardinal Villeneuve en personne qui, au terme de son odyssée triomphale à travers la France, a bien voulu s'arrêter encore au collège pour y présider la seconde réunion que l'Académie devait tenir cette année. Puisque l'on comptait sur l'auguste présence du légat pontifical de retour de Domremy, il était naturel de la consacrer à sainte Jeanne d'Arc.

Au cours de la séance, on applaudit les jeunes lauréats des concours littéraires et des poèmes ou chants consacrés à sainte Jeanne d'Arc, puis Son Eminence prit la parole, et dit sa joie de se trouver au milieu de la jeunesse et de penser que le Stanislas de Montreuil grandira vite pour ressembler à son aîné.

A ROUEN

Le 17 avril, revenant de Belgique, S. Em. le cardinal Villeneuve a visité, en compagnie de S. Exc. Mgr Petit de Julleville, archevêque de Rouen, l'Hôtel-Dieu de Dieppe, d'où partirent, il y a trois cents ans, les trois religieuses Augustines qui allaient fonder l'Hôtel-Dieu de Québec.

Après avoir salué les Soeurs de l'éta-

blissement, S. Em. le cardinal Villeneuve, qui avait été reçu par le maire de Dieppe, s'est rendu à l'ancien Hôtel-Dieu et au jardin du Canada.

L'archevêque de Québec s'est ensuite rendu à Rouen, où il a présidé la cérémonie d'ouverture du 57e Congrès national des œuvres catholiques.

Du haut de la chaire, Mgr Petit de Julleville, archevêque de Rouen, devait exprimer à l'éminentissime prélat les sentiments de respectueuse et religieuse gratitude des congressistes d'abord et de la Normandie ensuite, dont il se plut à rappeler les liens étroits qui l'unissent au Canada. N'est-ce pas de Dieppe, en effet, que sont parties, en avril 1639, trois religieuses Augustines de l'Hôtel-Dieu, qui ont semé au Canada des germes dont les fruits sont admirables? Et parmi les premiers colons fondateurs du Canada, combien étaient nés en Normandie?

Avec une belle éloquence, l'archevêque de Rouen dévoila ensuite le secret désir du cœur des catholiques et des Français; que l'archevêque de Québec emporte de France des impressions réconfortantes. Mgr Petit de Julleville dépeint le climat actuel de la France où les idées chrétiennes, grâce notamment aux efforts d'apostolat des mouvements spécialisés d'Action catholique, rayonnent chaque jour davantage. "Quelle belle jeunesse nous avons entre les mains, s'écria-t-il en terminant. Elle nous permet les plus grands espoirs pour les lendemains chrétiens de la France".

Cédant au désir exprimé par l'archevêque de Rouen, S. Em. le cardinal Villeneuve voulut bien prononcer quelques paroles.

"C'est la Providence, dit-il, qui, manœuvrant les instincts de mon cœur, m'amène à Rouen".

L'éminent prélat ne peut cacher sa joie de se retrouver en Normandie, cher à tant de titres au cœur des Canadiens. Avec la Saintonge, la Normandie n'a-t-elle pas fourni les éléments les plus importants des défricheurs-fondateurs de la province de Québec? Le cardinal rappela ensuite que le Canada était longtemps resté sous la juridiction canonique de l'archevêque de Rouen, et il se plut à saluer en Mgr Petit de Julleville le successeur des archevêques d'autrefois.

La vie spirituelle, poursuivit l'éminent orateur, est la base même de l'Action catholique, qui n'est autre que le rayonnement de celle-ci; et ici comme ailleurs, le Canada emprunte à la France tout ce qu'elle a de beau, notamment ces magnifiques mouvements spécialisés qui se développent dans la Nouvelle-France.

En terminant, l'archevêque de Québec se laissa dicter par son cœur des paroles d'affection et d'amour pour la France.

J'ai cueilli à Rouen la fleur la plus savoureuse de toutes celles que j'ai pu cueillir en France.



● Le congrès
marial de Lyon
(France) s'est
terminé par des
messes dites si-
multanément
dans 35 églises
de la ville et la
procession des
Madones du dio-
cèse à travers
les rues de la
ville. Le cardi-
nal Verdier

Mgr Fillon, évêque
de Bourges, pro-
nonçèrent des
allocutions. —
Voici le char de
NOTRE-DAME
DE FOURVIERE
passant à tra-
vers les rues pa-
voisées de Lyon,
escorté de mis-
sionnaires, de
religieuses et
d'enfants de
Marie.



La Conciergerie

(Suite de la première page)

franchie, on se trouve dans une cour-
te. En suivant à droite est le guichet ex-
térieur de la prison, qui n'est guère sé-
paré que par trois pieds d'une grille
donnant accès sur un petit escalier de
six marches, aboutissant à une grande
salle, la salle des Gardes.

La "salle des Gardes", à quatre travées
doubles, est une belle construction du
XIV^e siècle; un des chapiteaux passe
pour retracer l'histoire des amours d'Hé-
loïse et d'Abélard. Au fond se trouve une
porte donnant sur la "salle des Gens
d'Armes", improprement appelée parfois
salle Saint-Louis. Cette salle constitue
un magnifique ensemble architectural,
que les archéologues comparent seule-
ment aux salles basses de Boulogne-sur-
Mer ou du Château des Papes à Avi-
gnon. Elle comprend quatre rangées
d'arcades en tiers-point, à piliers de
formes diverses. Tout à côté, une autre
salle, que l'on nomme erronément "Cui-
sines de Saint-Louis". Cette salle carrée,

sur un quiconce de colonnes, possède,
en pan coupé, quatre grandes cheminées.

Une travée de la salle des Gens d'Ar-
mes, séparée de la salle elle-même par
des grilles, forme la RUE DE PARIS,
où l'on entassait pendant la Révolution
les "Pailleux" (prisonniers qui n'avaient
pas les moyens de se loger "à la pisto-
le" et qui couchaient pêle-mêle sur la
paille.

La rue de Paris aboutit à la "Galerie
des Prisonniers", dont les fenêtres don-
nent sur la "cour des femmes".

C'est là qu'eurent lieu les massacres
de septembre 1792, à la Conciergerie.
Un coin de la cour, fermé par une grille,
était réservé aux hommes. Avec ses
herbes, sa fontaine où tant de nobles pri-
sonnières lavèrent leur linge, sa table
de pierre, la cour triste et reclus n'a
guère changé. Marie-Antoinette, Ché-
nier, Mme Récamier, Ney, etc., l'ont
connue telle qu'on la voit encore au-
jourd'hui. — La galerie des prisonniers
est d'ailleurs la partie même de la Con-
ciergerie, qui fut prison révolutionnaire,

celle qu'ont habitée la reine, Danton,
Desmoulins, Hoche, les Girondins, Ma-
rat et bien d'autres. Plus qu'une prison
d'Etat, c'était, d'ailleurs, un lieu de pas-
sage, d'aspect sordide, mais où s'entas-
saient les condamnés, où, dans une ani-
mation extraordinaire, se mêlaient l'an-
goisse, l'élégance, la galette, l'intrigue.

Dans la partie de gauche de la gale-
rie, on voit une petite pièce où l'on en-
fermait les condamnés avant leur départ
pour l'échafaud et, à l'extrémité, une
grille par où les condamnés sortaient
pour monter dans la "charette". A droi-
te, le cachot de Marie-Antoinette, trans-
formé en chapelle expiatoire en 1816.
Tout à côté le cachot de Robespierre (les
deux n'en font plus qu'un aujourd'hui).

C'est ensuite la "salle des Girondins",
ancienne chapelle de la Conciergerie et
de nouveau chapelle sous la Restaura-
tion. Elle a conservé son ancien aspect
avec son autel. C'est là que les Girondins
passèrent leur dernière nuit. On y a
réuni des souvenirs de l'époque : le cru-
cifix qui se trouvait dans le cachot de la
reine; la serrure du cachot de Robes-
pierre; une lettre écrite par Marie-An-
toinette après sa condamnation; etc.

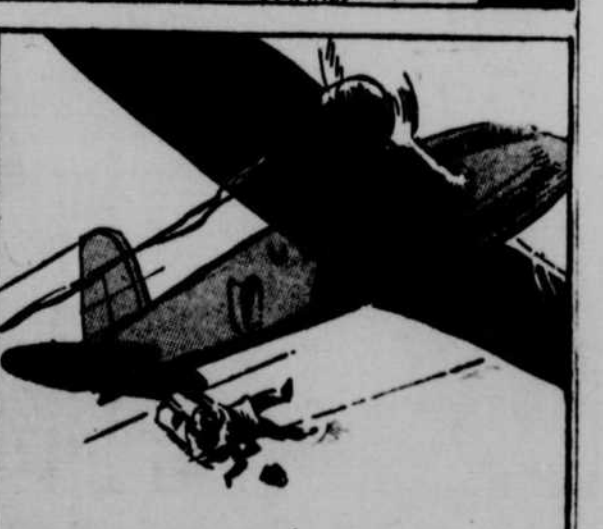
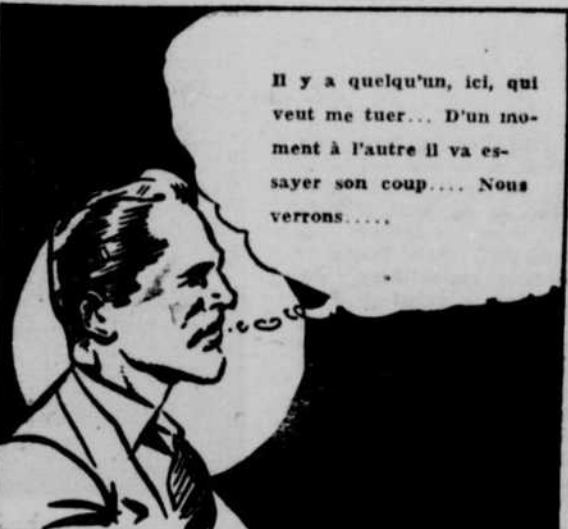
Tout ce que nous venons de décrire,
nous l'avons vu en avril dernier. La vi-
site de la Conciergerie est fort intéres-
sante et surtout très impressionnante.

Fromages

ON fabrique, aujourd'hui, en
France, trois cents variétés de
fromages dont certains sont
appréciés dans le monde entier. Il y a
plus de mille ans, la fabrication fro-
magère de la Gaule était déjà vantée
par Pline l'Ancien qui connut le ro-
quefort. Les fromages de Brie paraîs-
sent dater du Xe siècle. Deux cents
ans plus tard, le fromage de Maroilles
se fabriquait dans les Flandres et
en Artois : un peu plus tard apparaît
le gruyère qui semble avoir trouvé
son nom en France et viendrait d'un
mot de patois "gruen" (vert) qui don-
na ensuite "grueries" (lotissements
forestiers). Le camembert est né à la
fin du XVIII^e siècle; c'est une fermière
de Vimoutiers, Marie Harel, qui en
fut la "créatrice". De nos jours, une
judicieuse réglementation — dénomi-
nation et définition des divers froma-
ges — permet de donner au public
toutes garanties. L'idée en soi pour-
tant n'est pas nouvelle puisque, dès le
31 août 1666, un arrêt du Parlement de
Toulouse vint protéger le roquefort
contre les contrefacteurs.

ZX-5

par
le major
THORPE
SOUS
L'AILE
DE LA
MORT



Le treizième centenaire de la mort de DAGOBERT

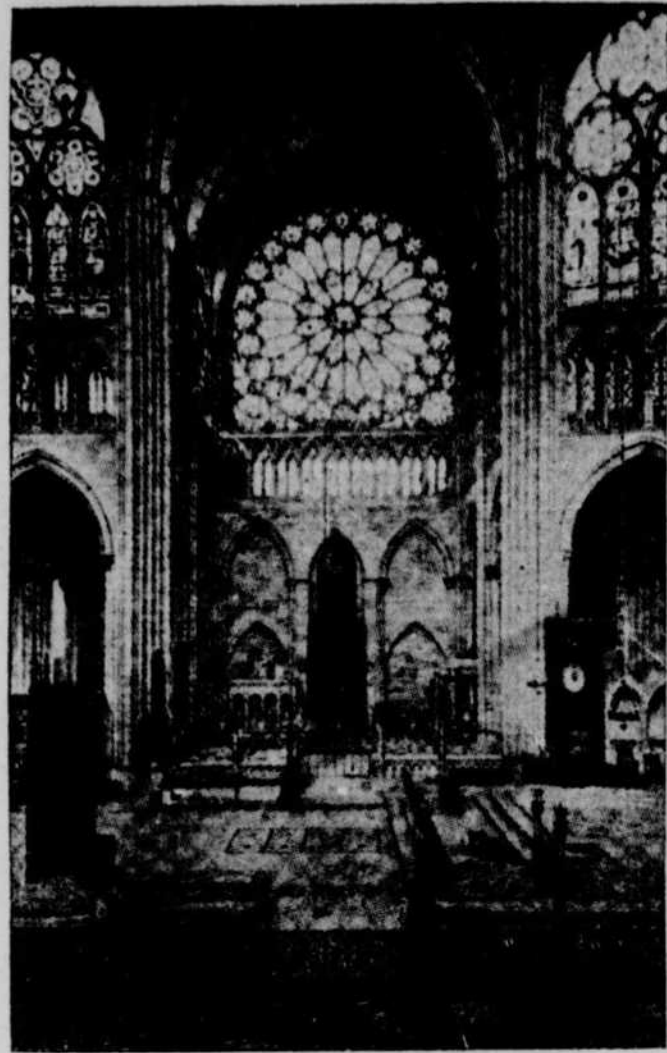
(639-1939)

La Société des Amis de Saint-Denis, sous la présidence du duc de Montmorency, a pris l'initiative de commémorer le 13e centenaire de la mort du roi Dagobert.

A cette commémoration, placée sous les auspices de la municipalité de Saint-Denis, s'est associée l'église de Saint-Denis qui considère Dagobert comme son fondateur. C'est ce roi qui a transformé le simple tombeau de saint Denis, apôtre et premier évêque de Paris, en une riche abbaye. C'est ce roi qui, se faisant inhumer dans cette église, a créé la coutume pour les rois de France de se faire ensevelir à Saint-Denis.

Quant à la ville de Saint-Denis, elle voit, en Dagobert, le fondateur d'une prospérité née à l'ombre de la puissante abbaye.

Cette commémoration ne fut d'ailleurs pas celle seulement d'un fondateur d'église et de cité, mais aussi d'un des premiers artisans de l'unité française. Elle rappela à tous que la France est un très vieux pays, dont l'indestructible unité nationale remonte à plus d'un millénaire.



● Le transept nord de la Basilique SAINT-DENIS.

Les cérémonies qui se sont déroulées en la basilique, devant le tombeau du roi Dagobert, à la mairie, et le soir, dans les rues de la ville, ont connu un grand succès.

La cérémonie religieuse a été présidée par S. Exc. Mgr Chapal, évêque d'Isionda, auxiliaire de S. Em. le cardinal Verdier. Dans la grande nef, il y avait notamment : le duc de Montmorency, président des Amis de Saint-Denis, Mme Baudet-Bouriat, représentant S. M. la reine du Portugal ; le vicomte et la vicomtesse de Gentault-Biron ; M. Marshall, maire de Saint-Denis, etc.

L'immense basilique de Saint-Denis, qui avait été, pour la circonstance, décorée de magnifiques oriflammes, contenait difficilement la foule des Dyonisiens et des Parisiens venus s'associer à l'hommage rendu à la mémoire du bon roi Dagobert, fondateur de la basilique, une des plus belles de France.

Le R. P. Gorce, O.P., prononça une allocution d'une haute élévation de pensée. Il brossa tout d'abord un magistral tableau de l'époque, rude, certes, mais combien splendide. Saint-Denis était alors le centre spirituel de la France. Tout gravitait autour de sa cathédrale, qui devint le lieu de sépulture des rois de France.

Les tombeaux sont vides : ils ne gardent plus de rois sous leurs dalles. Q'importe s'écrit l'orateur, c'est l'esprit qui compte.

Revenant à la belle figure du roi Dagobert, le R. P. Gorce définit le rôle, trop souvent méconnu, que le précurseur de Charlemagne avait joué dans l'histoire de la France.

"Dagobert a fait une âme à la France, Dagobert et ses Saints ont réussi à refaire la France, à la relever, et cela dans des circonstances, insista le R. P. Gorce, infiniment plus graves que celles que nous vivons."

S. Exc. Mgr Chapal donna ensuite l'absoute devant le tombeau même du roi Dagobert.

L'ISSUE de la pieuse cérémonie en la basilique, les invités de la municipalité de Saint-Denis se retrouvèrent dans les salons de



● Vue de la Basilique de Saint-Denis.

SAINT-DENIS

sent séjourner dans les grandes villas situées au milieu des épais forêts, à proximité des rivières : à Braine-sur-Vesle, Chelles, Noisy, Chichy, par exemple, où, dans cette dernière villa, vint habiter Dagobert lorsqu'il quitta l'Austrasie pour monter sur le trône.

Le renom de justicier sévère du roi législateur — Dagobert n'avait-il pas recueilli, revêtu, codifié les coutumes antiques des Francs Saliens ? — Propagea naturellement son ascendant au dehors. Les Lombards, en plus d'une occasion, invoquèrent son arbitrage ; l'empereur Héraclius rechercha son alliance par de pompeuses ambassades, et les Visigoths d'Espagne, quand la mort de Caribert l'eut rendu leur voisin, sollicitèrent et payèrent 200,000 sols d'une intervention de ses armées qui devaient mettre un terme à la lutte sanglante des chefs Sisebode et Siseaude. Les Francs ayant eu à souffrir des Bretons, qui leur avaient causé de graves dommages, Dagobert contraignit leur chef, Judicaël, à venir dans sa villa royale de Saint-Denis lui faire sa soumission, ainsi que celle de ses sujets, les habitants du Donnois, dont le territoire s'étendait du Couesnon jusqu'à la rade de Brest. Maître d'une grande partie de l'Allemagne, Dagobert allait bientôt soutenir une terrible guerre contre les Slaves, dans des circonstances vraiment curieuses.

Du vivant de Clotaire, un marchand franc, nommé Samo, accompagné d'autres marchands, était venu se livrer au commerce chez les Slaves ou Wendes. Or, depuis longtemps déjà, ceux-ci étaient en guerre avec les Avars, peuple de race mongolique, une des domi-

né célébré le 13e centenaire du premier des rois de France inhumés dans l'église abbatiale.

une armée de Bavares, mais cette armée fut mise en complète déroute sur les bords de l'Elbe. Devant ce sanglant échec, Dagobert concentra à Mayence des forces considérables, composées d'Austrasiens, de Neustriens et de Burgondes. Les Saxons s'engageaient à défendre la frontière à la condition d'être exonérés du tribut de 500 vaches qu'ils devaient payer annuellement. Mais leur concours fut inefficace, et ce fut seulement lorsqu'en 635 Dagobert eut donné son fils Sigebert pour roi aux Austrasiens, que ceux-ci repoussèrent les Wendes. Le duc de Thuringe Radulf, nommé par Dagobert, les battit à plusieurs reprises. On voit par ces faits combien était vaste l'Empire des Francs, qui s'étendait sur toute la Germanie, mais on voit aussi que le roi, par lui-même, n'a rien pu contre les Slaves. De plus, la fidélité de ses ducs germaniques n'était pas inébranlable.

Dans son gouvernement intérieur, Dagobert fut peut-être un très haut seigneur, il était en tout cas encore un barbare, mais un barbare qui sut choisir ses conseillers qu'il ne manquait pas de consulter en maintes occasions, preuve d'intelligence de sa part. Homme de goût, artiste, il se plaisait au milieu d'une cour fastueuse. Il appréciait beaucoup les pierres précieuses, les riches tissus, les étoffes de soie, principalement celles provenant de la Chine, qu'il achetait à des marchands syriens au poids de l'or. Les jours de solennités publiques, il prenait place sur un trône d'or massif.

collections du cabinet des médailles de la rue Richelieu. Or, ce siège, en bronze doré, dont la partie inférieure est une chaise curule romaine de l'époque du Bas-Empire, n'a pu appartenir à Dagobert, attendu que les bras et le dossier ont été ajoutés au XIIIe siècle. Mais comme le fauteuil en question avait été possédé par des religieux de l'abbaye de Saint-Denis, fondée par Dagobert, on en conclut que cette pièce avait été forgée par le fameux orfèvre Eloi, tour à tour MONETAIRE ou intendant des monnaies, trésorier, ambassadeur et premier ministre.

On ignore sans doute que Napoléon Ier, assis sur ce fauteuil qu'il avait fait transporter exprès à Boulogne-sur-Mer, distribua à ses soldats, en août 1801, les croix de la Légion d'honneur à l'occasion d'une grande cérémonie patriotique.

Dagobert disparu, sous les fantômes qui lui succédèrent, la royauté ne fut plus qu'un vain mot. Mais la glorieuse dynastie des Carolingiens allait bientôt prendre le pouvoir et faire cubier ainsi l'incapacité et la veulerie des FAU-NEANTS.

FERNAND DE L'EGLISE.

LE BON ROI DAGOBERT

Production de la maison G. MAZO, 33 Boulevard St-Martin, Paris. Les mêmes images en couleur sur papier transparent pour projections.

● La Basilique SAINT-DENIS et la maison de la Légion d'honneur.



Saint-Denis ont été illuminés par les soins de Jacopozzi.

ORSQUE Dagobert, qu'une naïve chanson a rendu populaire, monta sur le trône, il voulut fruster de sa part d'héritage son frère Caribert à cause de "sa simplicité". Mais Pépin et Arnulf, les meilleurs conseillers du roi, firent comprendre à celui-ci l'injustice d'un tel acte. S'étant rangé à leur avis, il accepta donc la transaction amiable qu'ils lui proposèrent. Il céda à Caribert l'Aquitaine, mais ne lui donna aucune possession en terre franque. Ce frère, qu'il considérait si peu, Dagobert devait pourtant l'employer dans les circonstances suivantes :

Les Aquitains, qui conservaient encore un reste de culture latine, ne pouvaient admettre chez eux la présence des Francs, à la brutalité et à la grossièreté desquels ils étaient continuellement en butte. De plus, ces derniers s'imposaient en maîtres dans le pays dont ils se partageaient les terres comme un véritable butin. Dagobert envoya alors Caribert dans le Midi afin de rétablir l'ordre. Il le chargea en même temps d'administrer les comtés de Toulouse, de Cahors, d'Agen, de Périgieux et de Saintes. Une véritable MARCHÉ s'établissait ainsi en face des Basques, que Caribert défait. Son pouvoir était alors fort important, puisque la région soumise à son autorité s'étendait jusqu'aux Pyrénées. A sa mort, survenue en 632, il laissait un fils unique en bas âge, Chilpéric, qui ne vécut pas. "Le bruit courut qu'il fut tué par la faction de Dagobert." Après avoir remplacé son frère dans l'administration de ces pays du Sud qui relevèrent alors directement de la couronne, Dagobert, homme d'action avant tout, résolut aussitôt de faire rentrer dans le devoir les seigneurs qui, à la tête de bandes armées, cherchaient à se rendre indépendants, menaçant ainsi de compromettre l'unité du royaume. Pour rétablir la paix, le roi employa toute son énergie. D'une endurance peu commune, il parcourait à cheval ou en basterne, voiture en usage à cette époque, ses vastes Etats. Il commença ce long voyage par la Neustrie et la Bourgogne, "frappant de crainte partout sur son passage, les grands évêques et leudes, portant la joie dans l'âme des pauvres qui avaient le bon droit pour eux, ne faisant acception de personne, ne recevant pas de présents et ne prenant pas le temps de manger ni de dormir, tant le zèle de la justice le dévorait". On le vit ensuite tantôt à Langres, Dijon, Saint-Jean-de-Losme ; tantôt à Chalon-sur-Saône, Autun, Auxerre, Sens, enfin à Paris, dans son palais de la Cité, qui fut la principale résidence des rois Mérovingiens, bien que ceux-ci préférassent



● La vue de l'ancienne abbaye. Dimanche, 23 juillet 1939

Strasbourg célèbre le demi-millénaire

de la flèche de sa cathédrale

LA société des Amis de la cathédrale de Strasbourg que préside M. l'abbé Joseph Walter, l'érudit bibliothécaire de la ville de Cîteaux, s'est constitué en comité du jubilé afin qu'il soit célébré avec éclat. Au programme des festivités, Strasbourg et l'Alsace entière furent conviées à participer.

Avant même de relater ce qu'ont été ces fêtes, il convient de dégager la signification d'un tel anniversaire.

Réputée au milieu du moyen âge la huitième merveille du monde, la cathédrale demeure un joyau d'art incomparable dont la flèche témoigne la hardiesse du génie de l'homme et le voyageur qui la découvre éprouve le vertige.

Certes, il ne laisse pas que d'être un peu déconcerté tant par le volume que par l'ordonnance de l'œuvre. Chartres l'avait accoutumé à un miracle d'unité et de mesure. Mais ici il a tôt fait de percevoir l'autre miracle : celui de l'équilibre dans la diversité et l'harmonie dans la prodigalité.

Une thèse, d'ailleurs courante, qui lui est chère, s'affirme encore à son esprit à savoir qu'un monument est la synthèse du sol d'où il jaillit. La cathédrale de Strasbourg est bien la borne de pierre dure qu'il convenait, à la marche frontière, sa flèche est bien le bras haut levé qu'il fallait; il n'est pas jusqu'à la profusion décorative qui partout paraît excessive et à la couleur du matériel qui, par de mystérieuses correspondances, évoquent les coiffes au large ruban.

Synthèse commune, une cathédrale l'est en esprit plus encore qu'en matière. Au delà de ce 500^e anniversaire de l'achèvement d'une flèche qui fut longtemps la plus haute de la chrétienté, de quelle constance, de quelle foi, de quelle application ne témoigne pas l'édifice ! Commencée en 1015, terminée en 1439, l'œuvre est un trait d'union entre les générations. La moindre leçon n'est pas celle qui commande d'accomplir sa tâche, dut-on n'en pas recueillir les fruits. Je pense à vous, maître Erwin de Steinbach, premier architecte nommé en l'an du Seigneur 1284. Mais ses prédécesseurs anonymes avaient, eux aussi, bien travaillé. Je pense à vous, maître Ulrich d'Ensingen, qui commença l'octogone de la tour en 1399, à vous qui vous souciez peu que la mort vint vous surprendre. Vous saviez que maître Jean Hulz ou un autre saurait tour à tour achever ce que vous aviez commencé. En ce siècle de bouleversement, tandis que l'immense orgueil des hommes les incline à croire que rien n'a existé avant eux, cependant que la veulerie de certains autres leur fait murmurer : "Ca durera bien autant que moi", la signification de la cathédrale est cette persévérance à la fois stable et mouvementée.

Mais il y a une autre signification qui tient à cette année jubilaire et à la situation géographique de la cathédrale. On se souvient d'une certaine phrase prononcée de l'autre côté du Rhin, à

l'endroit de la flèche. L'Alsace, instinctivement, s'est serrée, autour de ce qu'elle ne veut être qu'un phare et non un paratonnerre. Gardons cette image du phare. La cathédrale est avant tout la maison de Dieu. Comme telle elle est un signe de ralliement. Les prières qui ont donné leur véritable sens aux solennités commémoratives, montèrent plus haut encore que la flèche dans un grand jet pacifique.



LE congrès des amis de la cathédrale a commencé par une brillante réception qui réunissait la société strasbourgeoise dans les magnifiques appartements de l'ancien palais épiscopal des Rohan aujourd'hui musée. Une audition de musique ancienne fut donnée dans la chapelle. Le programme, très heureusement choisi, comprenait un concert de violon et haut-boys, donné au souper du roi le 16 janvier 1707 par la troupe des petits violons et hauts-boys de Sa Majesté, musique de Lulli et une petite sérénade nocturne de Mozart, composée le 10 août 1787, à Vienne.

A l'issue du concert, les invités admirèrent longuement le spectacle féerique de la cathédrale illuminée.



Deux journées de ferveur populaire

IL faut remonter aux jours glorieux de 1918, nous a-t-on dit, pour trouver à Strasbourg une physionomie semblable à celle qu'elle a eue pendant ces deux jours de jubilé.

La plupart des maisons étaient pavées aux couleurs nationales. La vitrine de nombreuses boutiques portait l'affiche commémorative. Toute la population a vibré à l'unisson derrière la cathédrale dont, avec un légitime orgueil, elle a entendu célébrer les fastes.

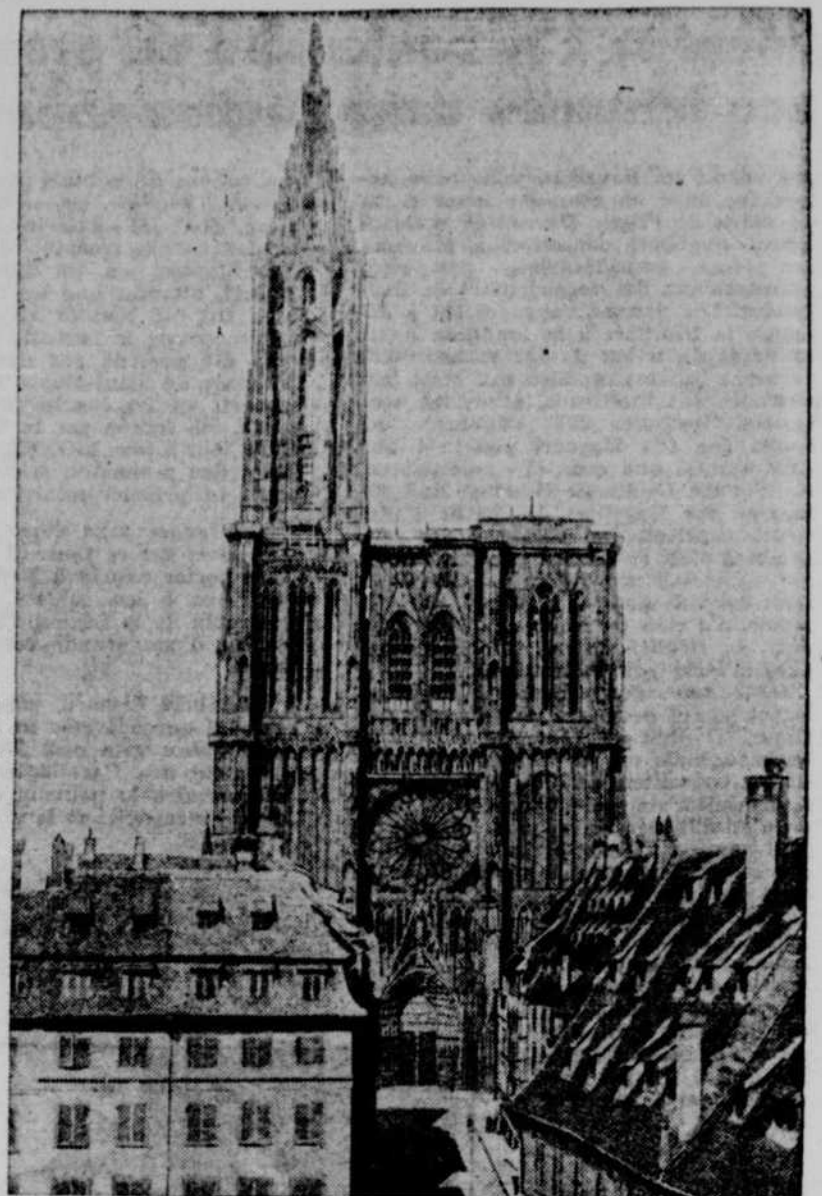
Maison de Dieu, la cathédrale est aussi la maison du peuple. A Strasbourg singulièrement, cette alliance populaire est très vigoureuse.

Elle est exprimée non seulement par la fidélité spirituelle, par la qualité profonde des sentiments religieux, mais encore par une générosité constante qui prolonge celle des ancêtres bâtisseurs.

La cathédrale est œuvre populaire au premier chef. Une fondation au XIII^e siècle, comme celle de l'œuvre Notre-Dame en témoignage. Le but de celle-ci est de réunir les legs destinés à la reconstruction et à l'entretien de l'édifice. Aucun sacrifice ne paraît trop dur pour les réalisations qu'on veut toujours plus belles. L'œuvre Notre-Dame, dont l'admiration incombe à la ville depuis 1286, fonctionne encore sous la responsabilité de la municipalité.



La cathédrale de STRASBOURG est un des plus magnifiques exemples de la décoration gothique du XIV^e siècle. Elle se caractérise par le mouvement général des lignes perpendiculaires. D'innombrables colonnettes semblent pousser par un élan ascensionnel qui conduit le regard jusqu'au sommet de la FLECHE vertigineuse.



LA PREMIERE JOURNEE

LE congrès proprement dit commença par une messe célébrée pontificalement par S. Exc. Mgr Dreyer, évêque missionnaire, en présence de S. Exc. Mgr Ruch, évêque de Strasbourg.

Puis M. Charles Frey, maire de Strasbourg, inaugura le nouveau musée de l'œuvre Notre-Dame. C'est là une importante contribution de la municipalité aux fêtes du jubilé. Ce musée, situé dans une maison du XIV^e siècle, est un inestimable trésor de l'art statuaire médiéval.

Il convient de féliciter le principal artisan de cette réalisation : M. Haws Haug, conservateur du musée de Strasbourg, d'une courtoisie, d'une intelligence et d'une compétence rares. Un déjeuner officiel réunit ensuite 200 convives, sous la présidence de M. André Vigüé, préfet du Haut-Rhin.

Des tostes furent portées par M. l'abbé Joseph Walter, qui dit l'espoir que soient resserrés les liens autour du patrimoine artistique et spirituel, et c'est M. le préfet qui exprima le vœu que, dans les années qui viennent, cette œuvre d'union et d'amour, de foi et de sérénité, dure et constitue un magnifique symbole. L'après-midi eut lieu l'assemblée gé-

nérale des amis de la cathédrale. M. l'abbé Joseph Walter, avec son érudition coutumière, retraça l'histoire de la cathédrale et en dégagait la haute signification. "Un seul et unique génie domine et commande tout l'art religieux. Seul ce génie a donné la conscience et l'amour de la perfection dans l'ensemble comme dans le détail."

Après avoir marqué la part qui revient au génie français et au génie allemand dans la construction de l'édifice, M. l'abbé Walter conclut : "La flèche de Strasbourg n'est pas une pierre militaire entre deux nations, mais un phare répandant la plus vive lumière."

Elle est un appel incessant et éloquent à la collaboration de deux génies au service du même idéal qui seul peut coordonner les efforts pour en faire une œuvre d'art et de culture."

A son tour, M. Etienne Fels, archiviste paléographe, avec une clarté et une science qui lui valurent de vifs applaudissements, exposa les différentes phases de la construction de la cathédrale et montra à travers quelles influences elle atteint son originalité. Trois influences : celles du terroir, de la diversité des races et de l'unité franque.

M. Fels montra fort bien l'apport de la tradition française la plus pure : Chartres, Reims, Notre-Dame de Paris, et la transformation que subit le plan initial avec la collaboration allemande.

Il résuma en une formule très heureuse l'originalité de la cathédrale de Strasbourg. "Elle est fille de l'art français, marraine de l'art gothique allemand, mais elle est surtout une clé de l'art de toute une région."

LA SECONDE JOURNEE

C'EST le second jour du congrès que la commémoration du 50^e centenaire de la cathédrale prit son caractère d'apothéose.

Le matin, l'immense nef était trop petite pour contenir la foule des fidèles venus assister à la grand'messe solennelle, célébrée par S. Exc. Mgr Heintz, évêque de Metz, en présence de S. Exc. Mgr Ruch, évêque de Strasbourg.

A l'issue de la cérémonie, dont la déploiement pieux et somptueux frappa vivement l'assistance, Mgr Elffert, évêque missionnaire, prononça une vibrante allocution dans laquelle il exhorta ses compatriotes à demeurer fidèles à l'héritage ancestral. L'après-midi, dans les rues de la ville, se déroula un long et pittoresque cortège composé de délégations costumées de toute l'Alsace : noeuds noirs, rouges ou multicolores; coiffes hautes ou plates, chapeaux ronds, bicornes ou toques fourrées.

Des vivats enthousiastes les saluèrent. Enfin, après avoir applaudi le lâcher des 1000 pigeons du haut des quatre tourelles de la flèche, les congressistes partirent en excursion à Altorf, où sont les reliques de saint Cyriaque, et à Niederschlach, où l'on vient en pèlerinage sur le tombeau de saint Florent.



● Strasbourg a fêté en grande pompe le 500^e anniversaire de la construction de la flèche de sa cathédrale, chef d'œuvre gothique et symbole de L'UNION ALSACIENNE. — Voici, durant le défilé du cortège folklorique, la tribune officielle devant la cathédrale. Au centre, Mgr RUCH, évêque de Strasbourg.



La France

ET LES MISSIONS
CATHOLIQUES
ETRANGERES



LA FAMILLE PRINCIERRE de HESSE

S'EST ETEINTE APRES UNE
DESTINEE TRAGIQUE

● Deux soeurs missionnaires (Soeurs Gertrude et Xavier) ont assisté à une cérémonie religieuse solennelle en l'église Ste-Bathilde, à Vanves, près de Paris, avant de quitter la France pour Madagascar.

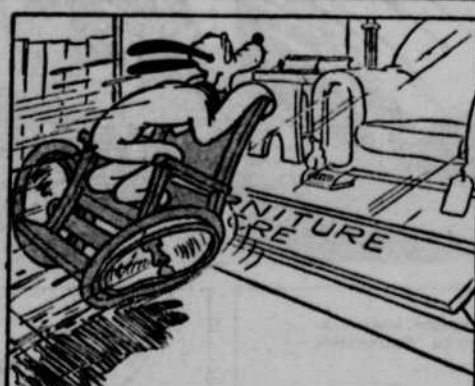
(Photo
TELEFRANCE)

La princesse Johanna de Hesse vient de mourir, à l'âge de 3 ans. Avec elle s'éteint la famille de Hesse, qui semble avoir été poursuivie par une destinée tragique.

On se souvient qu'il y a deux ans toute la famille de Hesse avait péri dans un accident d'avion, à Ostende, et que la petite princesse, qui avait alors 14 mois et n'avait pas participé au voyage en raison de son jeune âge, était la seule survivante de la lignée grand-ducale. Un frère aîné du grand-duc décédé avait trouvé la mort en tombant d'une fenêtre. Une fille, issue du premier mariage du grand-duc, était morte mystérieusement à la cour de Russie. La soeur du grand-duc, enfin la dernière tsarine de Russie, fut exécutée au cours de la révolution bolchévique.

● Sous les auspices de l'Oeuvre pontificale de la Propagation de la Foi, les hauts dirigeants ecclésiastiques et laïques des missions catholiques étrangères se sont réunis à Paris pour arrêter d'importantes décisions. — De gauche à droite, sur notre photo: le Père DURIEU, des Pères Blancs, M. Georges GOYAU, secrétaire perpétuel de l'Académie française, S. Exc. Mgr BOIVIN, vicaire apostolique de la côte d'Ivoire, Mgr CHAPOULIE, président des oeuvres missionnaires de Paris.

(Photo
TELEFRANCE)



Quelle est la grosseur d'un atome ?

Si je vous parlais de millions de millimètres, cela ne vous dirait pas grand-chose, et je crois qu'une image est toujours plus frappante qu'un chiffre. Si l'on disposait des atomes juxtaposés, en ligne droite, il en tiendrait environ soixante millions dans le diamètre d'une pièce de dix sous. Si l'on perceait, dans le paroi d'une ampoule électrique moyenne, un trou microscopique permettant à un seul atome de passer à la fois, et si des atomes pénétraient dans la lampe, à la file, à raison de 15,000 par seconde, il faudrait un million de siècles pour la remplir.

Et puisque nous voici revenu à l'un des problèmes les plus passionnants qui se posent actuellement aux savants, parlons un peu des mystères de ces minuscules systèmes solaires, plus

prodigieux encore que ceux que nous révèlent nos télescopes.

Les atomes, vous le savez, sont composés d'électrons qui tournent avec une vitesse inconcevable autour d'un noyau central. La masse de ces électrons est extrêmement minime, mais leur vitesse, par contre, est fabuleuse, et comme l'énergie contenue dans un mobile est fonction du carré de sa vitesse, il en résulte que ces atomes renferment en permanence une accumulation de puissance dont il est difficile de se faire une idée. Essayons néanmoins d'en donner une illustration.

Prenons un verre d'eau. C'est un réservoir d'énergie à deux échelons distincts: le premier moléculaire, le second atomique.

Si nous versons le contenu de ce verre dans la petite chaudière d'un modèle réduit de bateau à vapeur,

l'eau, en se transformant en vapeur, actionnera le petit esquif sur quelques dizaines de verges. Le travail utilisé est, dans ce cas, moléculaire.

Lorsque l'eau s'est volatilisée, ses molécules se sont écartées les unes des autres et l'augmentation de volume qui en est résultée s'est transformée en force motrice qui a agi, par l'intermédiaire du piston, sur l'hélice. Les atomes que contiennent les molécules n'ont suivi, eux, aucune modification. Leur énergie propre n'a pas été utilisée.

Nous sommes d'ailleurs encore incapables de la transformer en travail, mais nous sommes parfaitement à même de calculer que l'énergie contenue dans les atomes de ce même verre d'eau, si nous étions assez malins pour l'asservir à nos besoins, suffirait pour propulser un paquebot comme le "Normandie" du Havre à New-York.

Nous posséderions alors des réserves inépuisables de force motrice qui transformeraient totalement les conditions d'existence sur notre planète. L'emploi du charbon, de l'essence, du gaz nous paraîtrait dater d'une ère de barbarie.

Mais la "conquête de l'atome" ne présenterait-elle que des avantages ? Il est permis d'en douter au plus haut point. L'asservissement des forces intra-atomiques, s'il était un jour réalisé, fournirait certes à l'homme des véhicules qui lui permettraient d'atteindre les autres planètes, mais aussi des engins de destruction d'une puissance si prodigieuse que l'humanité risquerait de se voir entièrement anéantie de la surface du globe.

Et l'on en vient à se demander si ce secret de l'atome, si jalousement gardé par la nature, ce secret qui est aussi celui de la matière, de la Création, n'est pas, pour l'homme insatiable, dans son désir éternellement inassouvi de savoir, la "porte interdite" que l'on n'ouvre, comme dans les contes de fées, que sous peine de mort !



Le Prince Vaillant

Roman historique du temps
du roi Arthur. — par
HAROLD R. FOSTER



Satisfait de son expédition, le chef Thagnar se met en route, avec ses prisonniers, vers son pays. — Le prince Vaillant aperçoit une voile à l'horizon.

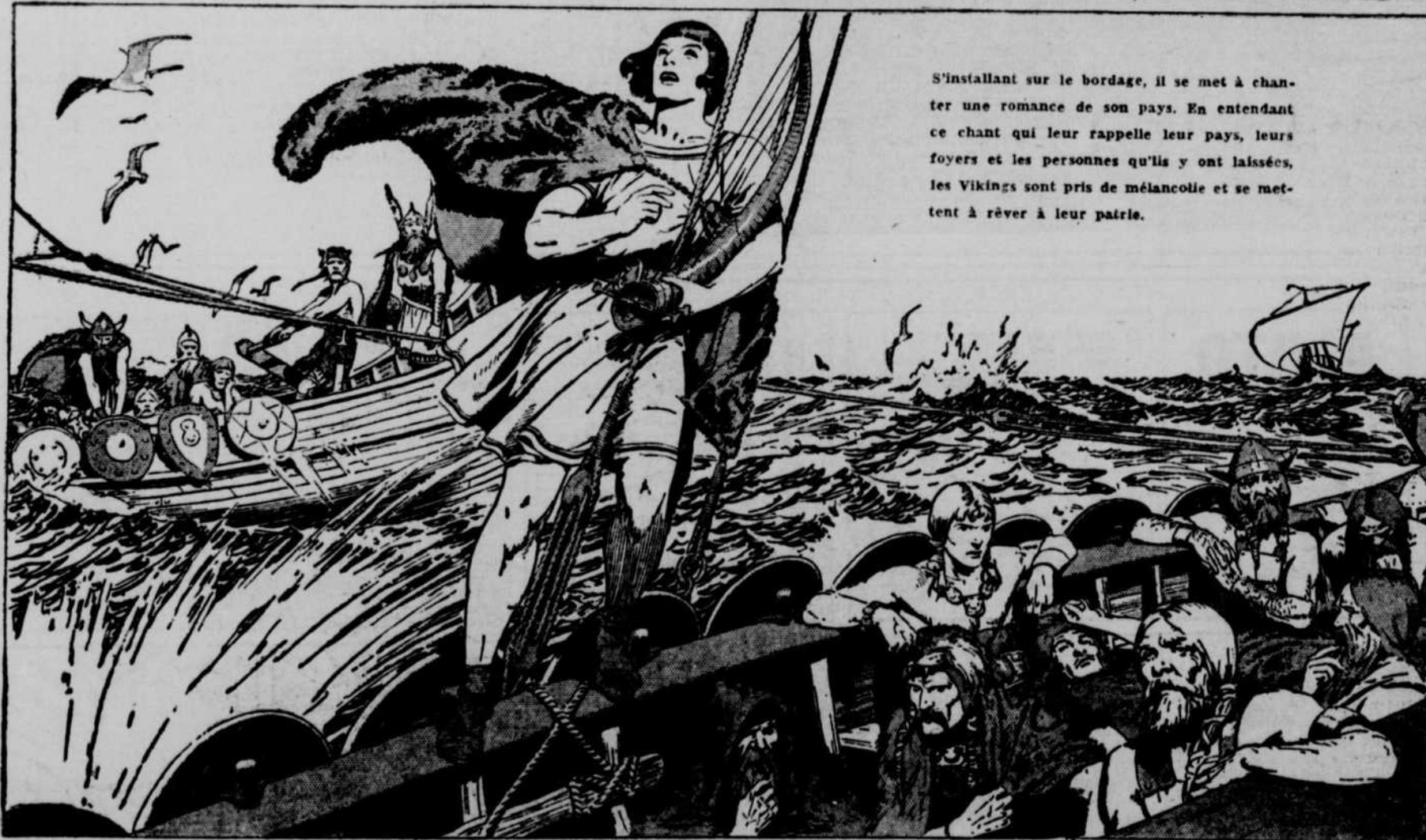


Il devine que c'est le prince Arn qui s'est mis à la poursuite des Vikings pour leur enlever la princesse Hélène.

Le navire du prince Arn avance rapidement. Le prince Vaillant veut à tout prix empêcher les Vikings de remarquer l'approche de ce navire.



Prenant une lyre, parmi les dépouilles, il se dirige vers l'avant du navire.



S'installant sur le bordage, il se met à chanter une romance de son pays. En entendant ce chant qui leur rappelle leur pays, leurs foyers et les personnes qu'ils y ont laissées, les Vikings sont pris de mélancolie et se mettent à rêver à leur patrie.

Mais le navire du prince Arn avance toujours. Le bruit des rames attire enfin l'attention des barbares.



Le chef Thagnar se lève et lance un ordre à ses hommes qui courent à leurs armes.



Le second navire de Thagnar baisse sa voile et manœuvre pour bloquer le passage au navire du prince Arn.



La semaine prochaine :
LA BATAILLE



● La Vierge de la GAROUE, petit cap près d'Antibes, sur la côte d'Azur (France), a été couronnée par S. Exc. Mgr Valerio VALERI, nonce apostolique à Paris. — Voici la "Vierge de la Garoue" qui vient d'être couronnée.

VIE SPIRITUELLE ET ACTION CATHOLIQUE

PARLANT au Congrès de l'Union des Oeuvres, à Rouen, en présence de Son Eminence le cardinal Villeneuve, M. le chanoine Durand-Viel, supérieur du Grand Séminaire de Rouen, développa le thème du Congrès : vie spirituelle et Action catholique.

Rappelant la devise de Jeanne d'Arc martyre de Rouen, "Dieu premier servi", il souligna combien il était heureux qu'un tel Congrès débutât par une cérémonie à la cathédrale, afin d'attirer sur les travaux des jours à venir toutes les bénédictions divines.

Les conceptions de la vie spirituelle et de l'Action catholique sont-elles contradictoires ? Non pas, et l'orateur va prouver qu'elles s'unissent, s'harmonisent et s'enrichissent l'une et l'autre.

M. le chanoine Durand-Viel en rappela les beautés, les richesses, les exigences, et mit particulièrement en relief ses facilités d'adaptation. Toujours la même dans son fond essentiel, la vie spirituelle a son histoire dans chacune de nos âmes et dans le monde; toujours elle a su s'adapter à tous les tempéraments et à toutes les circonstances. Elle saura s'adapter, l'orateur l'affirme et le démontra, aux exigences nouvelles de l'Action catholique.

Le kulturkampf nazi

Brutales manifestations contre le card. Innitzer

DES manifestations hostiles au cardinal Innitzer, archevêque de Vienne, se sont produites récemment dans le nord de la Basse-Autriche, à l'occasion d'une tournée pastorale du cardinal. Les manifestations ont pris une telle ampleur que le prélat a dû interrompre son voyage et rentrer à Vienne.

A la suite de manifestations lors de la présence du cardinal dans la campagne de Grossweltersdorf, au nord de Vienne, à l'occasion d'une première communion, l'hostilité nazie atteignit son point culminant à Koenigsbrunn. Les manifestants défilèrent devant le presbytère, où était descendu le cardinal. Conduits par un instituteur, ils proférèrent des cris tels que : "Cardinal, le sang de Holzweber et de Panetta colle à vos mains".

On se souvient que Holzweber et Panetta furent pendus en 134, sous l'inculpation d'avoir assassiné le chancelier Dollfuss.

Des oeufs pourris furent également lancés contre le cardinal.

Ces brutalités odieuses montrent à quel point la propagande anticatholique des nazis a libre cours en Autriche.

Nouvelles spoliations

LES spoliations continuent en Autriche. La prise de possession du couvent des Bénédictins de Goettweig, près de Krems, sur le Danube, par le parti national-socialiste, a été annoncée officiellement par le "Voelkischer Beobachter" de Vienne.

Le journal précise que le 5 juillet, le parti a tenu un grand congrès pour l'éducation politique des fonctionnaires de la Basse-Autriche, dans les salles de l'ancien couvent.

On croit que le monastère sera transformé en un "burg école" pour la formation des chefs du parti, comme il en existe en Prusse orientale et dans l'Elbe.

Les Bénédictins ont formé une nouvelle communauté monacale dans un presbytère de leur Ordre, près de Retz, en Basse-Autriche.

Une lettre pastorale de l'archevêque de Fribourg-en-Brisgau

L'Observateur Romano publie le résumé d'une lettre pastorale que l'archevêque de Fribourg-en-Brisgau, Mgr Groeber, a adressée à ses diocésains au retour d'un voyage à Rome. Cette lettre réaffirme la fidélité des catholiques allemands au Saint-Siège et exprime notamment l'espoir que les initiatives de Pie XII pour le maintien de la paix seront couronnées de succès. "Les catholiques allemands, écrit l'archevêque de Fribourg-en-Brisgau, saluent ces tentatives avec joie."

La lettre pastorale fait également allusion à la situation difficile dans laquelle se trouve l'Eglise catholique en Allemagne et fait l'éloge des fidèles qui savent affronter cette situation avec courage et fermeté. "Ce devrait être un motif de satisfaction pour la nation allemande, relève en terminant Mgr Groeber, que de voir s'élever le nombre des caractères forts qui mettent le culte divin et leur foi au-dessus du mépris et des dommages qui les menacent."

Profanations

D'APRES la Nation Belge, le Bulletin officiel du diocèse de Limbourg, qui se trouve en Prusse, dans la province de Hesse-Nassau, publie une liste impressionnante de méfaits commis, ces derniers mois, dans ce diocèse, par des iconoclastes acharnés à la destruction de l'image du Christ :

1. La nuit du 25 au 26 avril, ont été renversées par des mains sacrilèges, neuf des quinze "stations de Wirzenborn", près de Montabaur, et six des quinze haut-reliefs de ces stations ont été mis en pièces. Les auteurs de ces actes furent découverts et l'on promit de les punir et de réparer les dommages causés.

2. La nuit du 12 au 13 mai, a été profanée le crucifix placé à l'intersection des routes de Watmerod à Neutershausen et de Steivelfranz à Werth. Au pied de la croix, gisaient les bras arrachés et un morceau de voile couvrant les flancs du Rédempteur. Le reste du corps n'a pas pu être retrouvé jusqu'ici.

3. D'une grande croix de bois, sur la route de Limbourg, à l'orée du bois, devant le carrefour d'Heiligenroth, a été enlevé le corps du Christ. Plus tard, ce corps a été retrouvé dans le fossé d'une route.

4. La nuit du 5 au 6 mai, à Montabaur, dans le quartier Allmanshauser, on enleva le crucifix appendu à l'extérieur de la petite chapelle d'Allmanshauser. Les bras de la croix furent placés devant la porte d'une maison, de façon qu'ils tombassent dès qu'on ouvrirait cette porte. Le corps du Christ a disparu.

Dans la nuit du 7 au 8 mai le corps du Christ du crucifix se trouvant devant Elgendorf fut brisé de telle façon que la partie supérieure demeurait encore suspendue, tandis que la partie inférieure gisait sur le sol.

6. La nuit du 22 au 23 mai, fut volé le corps du Christ du Graf-Schmiesing sans qu'il ait été possible de le retrouver.

7. La même nuit, on a réduit en pièces le corps du Christ du crucifix qui se trouvait devant Horressen.

La laïcisation des services d'assistance

LA laïcisation des services d'assistance se poursuit en Autriche à un rythme accéléré. Un accord est intervenu récemment entre les représentants de l'organisation nationale-socialiste d'assistance du district de Vienne et les organisations de bienfaisance catholiques et protestantes.

Aux termes de cet accord, l'organisation nationale-socialiste s'occupera désormais exclusivement de l'assistance à la jeunesse et à l'enfance. Les organisations religieuses ne seront plus compétentes que pour les "enfants arriérés et les vieillards". L'organisation catholique devra céder à l'organisation nationale-socialiste sept foyers, dont plusieurs étaient gérés par des monastères. L'organisation protestante cédera de son côté, trois foyers.

HISTOIRE de FRANCE

PAUL LEHUGEUR

131

LOUIS XIII. — RICHELIEU

Lutte contre les Calvinistes. — Administration. — Accroissement de l'autorité monarchique.

Les Calvinistes français formaient un Etat dans l'Etat, et s'alliaient à l'étranger. Richelieu leur fait une guerre à outrance, assiège la Rochelle, leur capitale, bat les Anglais, qui viennent à leur secours, et réduit la ville après un siège mémorable (1628). Le traité d'Alais (1629) laisse aux protestants la liberté de conscience, mais leur enlève leur existence politique. L'unité de la France n'est plus menacée.



Les Français communient avant de combattre.

Les Anglais, qui s'étaient alliés aux Calvinistes, essayèrent de secourir la Rochelle : ils débarquèrent dans l'île de Ré, au nombre de 7,000, sous le commandement du duc de Buckingham, mais quelques milliers de Français les y suivirent, et, après avoir reçu la communion, s'élancèrent sur l'arrière-garde anglaise, l'enveloppèrent et en firent un grand carnage. 2,000 Anglais furent tués, noyés ou pris (novembre 1627).

L'activité de Richelieu n'est pas tout entière employée à l'abaissement des grands, des protestants et de l'aristocratie. Il ramène l'économie dans les finances, seconde le développement du commerce et de la richesse publique, commence à organiser une marine de guerre, enfin favorise les sciences par la création du Jardin des Plantes (1626), et les lettres par la fondation de l'Académie française (1635).



Schomberg.

Maréchal de France en 1625, Schomberg chassa les Anglais de l'île de Ré, servit avec gloire au siège de la Rochelle, puis dans la guerre contre la Savoie, et mourut en 1632, après avoir vaincu Montmorency.



Le Père Joseph.

Richelieu avait lui-même une espèce de premier ministre : c'était un capucin, appelé le père Joseph, et surnommé l'Éminence grise. Très instruit et très habile, le moine rendit de grands services à la France.



Affiliés à la Société Canadienne d'Histoire Naturelle et reconnus d'utilité publique par le gouvernement de la province de Québec.

CHEFS DE SERVICE

pour la région de
QUÉBEC

GÉOLOGIE ET MINÉRALOGIE: L'abbé J.-W. Laverdière, C.
Faessler, M. Archambault.
BOTANIQUE: O. Caron, l'abbé A. Gagnon.
FORÊTS: R. Bellefeuille, R. Pomerleau.
AGRICULTURE: J. Chs Magnan.
ZOOLOGIE: A. Brassard, G. Maheux.
ENTOMOLOGIE: G. Gauthier, P. Lagloire.
SECRÉTAIRE-PUBLICISTE: P. Lagloire.

No 342

Dimanche, 23 juillet 1939

La chasse des insectes

Notes entomologiques par M. Jos.-J. Beaulne

OU TROUVER LES INSECTES ?

(Suite)

APRES avoir fait un relevé des endroits, où l'on peut trouver les insectes, voyons maintenant comment on doit procéder.

Le ruse et la stratégie sont autant employées dans la chasse aux insectes, que sur les champs de batailles. Voici une liste de procédés utiles.

1.—Regarder partout. Avec une vue entraînée on peut trouver des insectes partout.

2.—Il est bon de remettre dans la même position les pierres et les pièces de bois que l'on a dérangées, cela permettra de s'en servir encore plusieurs fois. Ce genre de chasse est particulièrement bon au printemps et de bonne heure en été.

3.—Beaucoup de coléoptères et autres peuvent être trouvés sous les écorces. Ne négligez pas les petits insectes. Ayez l'habitude de placer des écorces détachées sur les billots et les souches fraîches ou sèches les uns sur les autres sur des souches, ou sur des troncs d'arbres abattus.

4.—Déchiqueter et examiner minu-

tieusement les champignons ligneux et charnus, faites-en des amas au pied des arbres ou sur les souches, vous serez surpris de ce que vous pouvez récolter.

5.—Déchiqueter les bois pourris ou vermoulus et rechercher les insectes qui les habitent.

6.—Tamiser les feuilles sèches, le bois pourri et autres débris avec une passoire ou un troubleau. Faites cette opération au-dessus d'un papier ou d'une toile blanche. Beaucoup de petits insectes peuvent être récoltés de cette façon.

7.—En réchauffant légèrement les cryptogames et certains débris on force les petits insectes à les évacuer.

8.—Quand on veut tamiser une fourmière, il faut, avec une pelle ou avec ses mains, enlever vivement et jeter dans un sac tout, habitation, terreau, fourmis. Puis, on ferme bien le sac, pour que les fourmis, ne vous envahissent pas. On secoue au-dessus d'une nappe. On voit alors tomber une poussière noirâtre, dans laquelle il faut chercher les petits commensaux qui, grâce à leur petite taille, ont passé par les mailles, tandis que les fourmis et les matériaux de leur nid ont été retenus.

9.—Pendant les journées chaudes, surtout de bonne heure le printemps et tard

en automne, l'air est partiellement envahi par des insectes qui voltigent. Le chasseur averti ne manque jamais une si belle occasion pour récolter avec son filet, des formes introuvables par d'autres moyens.

10.—Ayez un bon filet, tenez-le en bonne condition et utilisez-le pour les papillons, et autres insectes ailés. Il est préférable d'attendre que l'insecte soit posé. Les courses effrénées n'apportent pas grand-chose.

11.—Vous trouverez les chasses nocturnes à la miellée (bière, mélasse, vinaigre, cassonades) très avantageuses et profitables. Au coucher du soleil on badigeonne 8 à 10 arbres isolés dans une clairière avec cette bouillie sucrée. Une fois la nuit tombée, on arrive avec une lanterne, et, la plupart du temps, on voit des quantités de papillons nocturnes attirés à ce festin, et si occupés, que l'on peut les piquer un à un sur place. Si l'on a la patience de demeurer tranquille en faction dans les environs, on fera de très belles récoltes.

12.—Faites des chasses le soir avec une lanterne quelconque et vous serez surpris de voir le très grand nombre d'insectes qui voltigent.

13.—Les lumières électriques de nos rues attirent beaucoup d'insectes, surtout par les nuits où la chaleur est humide et le temps pesant. Vous pouvez récolter des espèces rares pendant ces visites. Certaines lumières sont meilleures que d'autres, essayez-en quelques-unes.

14.—Une lumière dans le porche, surtout d'une maison de couleur blanche, attire beaucoup d'espèces.

15.—Enlevez le soir le moustiquaire de votre fenêtre et embouteillez les insectes qui viennent voltiger devant votre chambre.

16.—Le soir, suspendez une lanterne quelconque allumée au-dessus d'un baquet d'eau contenant 2 ou 3 cuillères de pétrole et le matin suivant procédez à la récolte qui sera assez abondante.

17.—Coupez des petites branches ou brindilles vertes, liés-les en petits paquets que vous attacherez sur le tronc des arbres faites-en l'examen de temps en temps; cela vous permettra de prendre beaucoup de petits longicornes rares.

18.—Visitez les amas de billots dans les forêts, les lots à bois et les caves et ayez l'oeil ouvert pour les longicornes, cléricides, et autres insectes. Cette méthode est très bonne au printemps et de bonne heure en été.

(à suivre)

Un million d'atomes placés en rang "comme des soldats" occuperaient un espace moindre que la plus petite feuille de papier.

Avant l'année d'Oberammergau



EST en 1940 qu'aura lieu le spectacle de la Passion d'Oberammergau, qui revient tous les dix ans. Déjà les amateurs se demandent quels nouveaux talents il va révéler. Les talents ne manquent jamais dans ce village bavarois, où l'on est acteur de père en fils depuis 300 ans. Dès le plus jeune âge les enfants ont l'occasion de montrer ce dont ils sont capables, en jouant, par exemple à deux ans le rôle du fils d'Adam, qui doit rester sage sur les genoux de sa mère ! Dans les scènes de rues de Jérusalem on a besoin d'enfants un peu plus grands. Mais ceux qui sont choisis pour le spectacle ne sont pas seuls à le jouer : tous les enfants, toute l'année, s'y exercent dans les jardins, dans les prés. Ils savent le texte par coeur, car chacun a un père, un frère, voire un grand-père qui tient un rôle dans la pièce.

Dès qu'ils sont plus grands, on les met à l'épreuve en les faisant jouer dans des oeuvres diverses. Il ne faut pas croire, en effet, qu'on ne joue à Oberammergau que tous les dix ans. Chaque année on interprète une ou deux pièces nouvelles, soit de caractère religieux, soit du répertoire populaire : des comédies, par exemple, des auteurs bavarois ou autrichiens, comme Thoma, Anzengruber, Ganghofer.

Cette année on a choisi "La peste de 1633", qui se rapporte au fait historique à l'origine de la Passion d'Oberammergau, et une comédie nouvelle, "Gaspard regarde au Paradis". Dans l'une on voit surtout les acteurs de la dernière Passion, dans l'autre les jeunes, les débutants, la troupe de l'avenir. Parmi eux un artiste se détache, Ludwig Schweighofer, qui vient d'une famille où l'on n'avait pas encore joué. C'est aussi un excellent musicien. Dans le rôle de Gaspard il est vraiment surprenant, tout le village le considère déjà comme la grande révélation de demain.

Quatorze jeunes talents se produisent dans cette amusante comédie du rusé chasseur Gaspard, qui ne veut pas mourir et qui cherche à tromper la mort : excellents sont aussi le sculpteur Hermann Haser dans le rôle de Saint-Pierre, et deux jeunes filles, Maria Lang et Hermine Freisl.

On ne sait pas encore quels rôles seront donnés à ces jeunes dans la Passion : la distribution n'aura lieu qu'en octobre. Mais il n'est pas douteux que l'on aura, l'an prochain, l'occasion d'apprécier les meilleurs d'entre eux.

Le

"fanage"

AVEC le fr. Gilles, o. f. m., dans "Les choses qui s'en vont", nous avons vu, la semaine dernière, comment les "vieux" s'y prenaient pour faire les foin "à la petite faux". Nous sommes maintenant rendus au "fanage". Nous vous en parlerons, en ayant toujours recours au fr. Gilles.

— "Savez-vous ce que c'est que faner ?" écrivait déjà Mme de Sévigné à M. de Coulanges. Et elle répondait : "Faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner le foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner."

Rien de joli en effet comme les mouvements capricieux et enjoués des faneuses au travail. Une grâce rustique, captivante comme toutes les grâces, préside à cette cérémonie d'incantation. Le rite champêtre se déroule au-dessus des champs dépouillés, que les gracieuses magiciennes revêtent d'un opulent manteau, dont elles font ressortir toutes les broderies. Le parfum des foin secoués enbaume, comme un encens, l'air chaud ou les "brocques" des faneuses les projettent, avec les signes cabalistiques dont elles ont le ravissant secret. Toutes les fleurs déjà fanées, après un dernier balser de soleil, retombent sur les ailes de leurs "caprines", sur leurs épaules et autour d'elles, partout.

Toutefois, "faner" n'était pas toujours un jeu, "du moins", c'était un jeu "ma-laisé", quand il y avait du "jargeau" dans le foin par exemple — une "engeance ins-crutable, je vous dis". Sans compter qu'avec ça, le foin ne séchant guère avant le "serrage", reste "mucre" jus-que dans la grange, où il peut faire "re-suer" l'autre, quand il ne le fait pas "canir".



Jeannot l'invincible

par
LYMAN YOUNG

Registered U. S. Patent Office.



SOURIEZ

LA CANNE TROP LONGUE

Pour son anniversaire, Pierre a reçu de sa femme une superbe canne avec un pommeau d'argent.

Quelques mois après, étant dans un profond état de délabrement financier, il arracher le pommeau et va le vendre au

mont-de-piété. En rentrant chez lui, le soir, sa femme lui fait une remarque sur la disparition de l'objet.

— Mais que s'est-il donc passé ? Pourquoi as-tu abîmé mon cadeau ?

— Je ne l'ai point abîmé, répond Pierre, mais, voilà, elle était trop longue.

— Si elle était trop longue, tu n'avais qu'à la faire couper en bas.

— Mais non, tu n'y es pas. Du bas, ça va toujours, mais c'est d'en haut qu'elle était trop longue.

UN JEUNE SAVANT.

Un jeune paysan, revenu du collège où il a remporté de beaux succès, veut étaler sa science devant ses parents.

— Voyons : combien croyez-vous avoir de plats sur votre table ?

— Deux, répond le père : un plat de mouton et un autre plat de pommes de terre.

— Eh bien ! vous vous trompez... Il

y a trois plats sur votre table.

— Pour le coup, je serais bien aise d'entendre ton raisonnement.

— Rien de plus facile, nous disons : plat de mouton, ça nous fait un ; un plat de pommes de terre, ça nous fait deux ; j'additionne et je dis : un et deux font trois. Est-ce juste ?

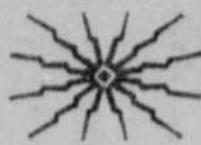
— C'est juste, dit le fermier. Pour lors je vais manger un plat, ta mère le second et tu mangeras le troisième plat.

Une fête d'union sacrée

La glorification de la Couronne d'épines et du roi saint Louis



par M. François VEUILLLOT



I

l y a sept cents ans, dans une petite cité de Bourgogne, du nom de Villeneuve-l'Archevêque, à quelques lieues au midi de la ville de Sens, qui était alors deux jours de marche de Paris, saint Louis, roi de France, escorté de sa cour, venait prendre possession de la plus sacrée des reliques du monde, la Couronne d'Épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Cet incomparable trésor, vénéré dans le palais des empereurs de Byzance, depuis qu'il avait été retrouvé par sainte Hélène, mère de Constantin, arrivait tout droit de Venise, entre les mains d'une ambassade extraordinaire, Baudouin II, souverain de l'éphémère empire latin de Constantinople, l'ayant livré en gage à la République vénitienne contre un emprunt qui lui était nécessaire.

Mais saint Louis, pour dégager ce souvenir du Christ, avait payé les dettes de Beaudouin et, désormais la sainte Couronne appartenait à la France.

Bientôt, pour l'accueillir et la garder, le roi faisait construire, au cœur de Paris, ce prestigieux reliquaire qui se nomme la Sainte-Chapelle. La couronne divine y resterait, sans un jour d'interruption, jusqu'à la Révolution française et, cachée durant la tourmente, elle prendrait place, au retour de la paix, dans le trésor de Notre-Dame.

En 1839, sous le règne de Louis-Philippe, en dépit de la faveur que le mouvement romantique obtenait aux choses du moyen-âge et malgré la présence d'un descendant de saint Louis sur le trône de France, le sixième centenaire de ce mémorable événement passa presque inaperçu.

En cette année 1939, le septième centenaire du geste royal et chrétien vient d'être célébré par des fêtes religieuses, nationales et populaires, dont la grande presse a multiplié les images et dont la T. S. F. a diffusé les échos.

Ces fêtes, on les doit d'abord à l'initiative d'un de ces bons curés des campagnes de France, qui vivent en contact avec le cœur du peuple et en communion avec l'âme de la patrie. M. l'abbé Rouch — depuis hier, Mgr Rouch — en eut la première idée, l'année dernière, et il en entreprit immédiatement la préparation. Il rencontra, d'ailleurs, aussitôt des compréhensions largement ouvertes et des concours généreusement donnés.

Mgr Lamy, archevêque de Sens, grand blessé de la guerre et grand apôtre de la paix, prit en mains la réalisation du projet de son curé. Le Cardinal Verdier, archevêque de Paris, gardien de la Sainte Couronne, offrit spontanément de porter jusqu'à Villeneuve-l'Archevêque, en faisant à rebours le chemin de Saint-Louis, la relique insigne qui, depuis sept cents ans, n'avait point quitté la capitale.

Les autorités sociales et les représentants élus de la ville et du pays sénonsais apportèrent, à l'envie, leur collaboration chaleureuse au pasteur du diocèse. Les pouvoirs publics, aussitôt informés de ce dessein, résolurent d'y participer : le Président de la République en assumait le haut patronage et le gouvernement promit d'y associer officiellement l'un de ses membres.

Quant au peuple, il s'enthousiasme. Et c'est ainsi que, deux mois après le Congrès Eucharistique d'Alger, où le Gouverneur général de notre grande colonie prit part avec son Etat-Major à d'émouvantes cérémonies religieuses, un mois après l'érection de cette basilique de Jeanne d'Arc à Domremy, où des paroles chrétiennes furent prononcées par un ministre de la République, nous avons pu voir, une fois de plus, l'Eglise et l'Etat s'unir au pied des autels, pour vénérer tout ensemble et la plus sacrée des reliques possédées par la France et le plus saint des rois de France !

J' n'entreprendrai pas de décrire ici par le détail ces solennités qui, trente-six heures durant, du samedi matin au dimanche soir, se déroulèrent sans interruption, même pendant la nuit. J'en voudrais seulement évoquer les principaux épisodes et dégager la physionomie générale.

Le samedi, ce fut cette randonnée qui, avec des moyens modernes, renouvelait sur les routes de France, les longs pèlerinages d'autrefois. Procédés nouveaux, même esprit !

naire, évocateur des antiques processions.

"Nous avons traversé, résume-t-il, un pays de foi. Dans toutes les agglomérations rencontrées sur notre parcours, des populations empressées et respectueuses ! Aux arrêts ménagés dans les villes et les grosses bourgades, les habitants venaient en foule adorer pieusement la Sainte Couronne, a-

vieille église, le geste du roi et de ses chevaliers, le témoignage du pays sénonsais confirma surabondamment l'attitude des gens de l'Ile-de-France.

Et la journée du dimanche, à son tour, fut une apothéose. Messes de communion, suivies par des milliers de fidèles, au pied de la Couronne exposée sur l'autel; messe pontificale, chantée dans une vaste prairie, devant la multitude, qui priait sous la voûte des cieux entre des colonnades de peupliers. Le chœur de cette cathédrale rustique était fait d'une haute estrade, où M. Champetier de Ribes, ministre des Anciens Combattants, avait pris place à côté des cardinaux de Paris et de Lyon, tandis qu'au premier rang de l'assistance, auprès des grands fonctionnaires de la République, un descendant de Saint Louis, le prince Xavier de Bourbon, représentait la vieille monarchie.

Enfin, l'après-midi, dans la ville de Sens, où la Couronne du Christ, rapportée de Villeneuve-l'Archevêque, avait été déposée sur un piédestal drapé de pourpre, au pied du monument des héros tombés pour la patrie, ce fut la splendeur et le symbole du défilé historique, reproduisant, après sept siècles révolus, dans le même lieu qui en fut témoin en 1239, la rencontre du roi porteur de la relique avec les chasses de la cathédrale.

Et, dans cette même cathédrale, où Saint Louis pria, quand le représentant du chef de l'Etat français eût été conduit du portail au pied de l'autel avec les honneurs liturgiques, que recevaient autrefois les rois de France, c'est le cardinal Gerlier qui magnifia les grandeurs et souligna les enseignements de ces journées nationales et religieuses.

Avant lui, déjà, le cardinal Verdier, à la messe pontificale, et l'archevêque de Sens au banquet de midi, avaient commenté cette inoubliable manifestation.

Nul ne sera surpris, si je note à ce propos que tous les trois parlèrent, tour à tour, en pasteurs qui veulent exhorter les fidèles à méditer les leçons d'amour et de pénitence que nous prêche la Passion du Christ, et en patriotes avertis, qui tiennent à rappeler la valeur des traditions chrétiennes symbolisées par un saint roi, en même temps qu'ils se plaisent à remercier les gouvernants respectueux de la religion.

Mais d'aucuns, faute de suffisantes informations sur le renouveau français, seront peut-être étonnés que la déclaration ministérielle s'affirma en harmonie parfaite avec ce langage épiscopal.

Aussi, pour couronner ce rapide aperçu, je voudrais résumer en quelques mots la réponse qu'au banquet de midi, M. Champetier de Ribes adressa aux souhaits de bienvenue de Mgr Lamy.

Le ministre des Anciens combattants se proclama heureux de représenter le Président de la République et le gouvernement de la France à ces fêtes, où leur participation officielle atteste à la fois la haute valeur qu'ils attachent aux forces spirituelles et la fidélité qu'ils gardent aux traditions de leur pays.

Et ces traditions, M. Champetier de Ribes eut à cœur de les saluer dans la personne de Saint Louis, dont le nom seul évoque les cathédrales, la Sorbonne, les corporations, les croisades et qui fut l'un de nos plus grands rois, et l'un des plus intimement français, parce qu'il servit l'idéal si cher à l'âme de notre nation, qui s'en fait l'apôtre, sans le confondre avec les idéologies.

Aussi, le ministre, en conclusion, forma-t-il le souhait qu'une telle journée fortifiât, chez nous, l'union nationale autour de ces puissances morales, sans lesquelles on ne peut réaliser ni l'ordre, ni la justice, ni la paix !



● La ville de Sens vient de fêter le 700^e anniversaire de l'arrivée de la Couronne d'épines du Christ en la cathédrale. Saint Louis acheta la Couronne aux marchands vénitiens. Plus tard, il fit construire la Sainte-Chapelle pour l'y conserver. A présent, elle est à Notre-Dame de Paris. Le cardinal Verdier l'a transportée à Sens. — Voici la sortie du reliquaire de l'église de Corbeil, premier arrêt du voyage, où une messe fut célébrée.

(Photo TELEFRANCE)

Partie de Notre-Dame, aux premières heures de la matinée, la Sainte-Couronne arrivait à Sens vers la fin de l'après-midi et, après une halte au grand séminaire, elle était transportée jusqu'à Villeneuve-l'Archevêque, au milieu des illuminations qui disparaissent la nuit. Dans un auto-car, transformé en chapelle mouvante, elle trônait au sein du précieux reliquaire qui la garde à Notre-Dame, tandis que priaient ou veillaient à ses pieds des prêtres en habits de chœur et des Chevaliers du Saint-Sépulchre en longs manteaux blancs, croisés de rouge. Suivait un cortège d'autos, dont la première portait le Cardinal archevêque de Paris.

C'est à lui qu'il faut demander les impressions de ce voyage extraordi-

naire, évocateur des antiques processions.

"Des hommes qui, peut-être, ont depuis longtemps négligé le chemin de l'Eglise, se joignaient aux chrétiens pratiquants, pour baiser avec dévotion l'anneau de cristal qui enferme le jono tressé, dont les pointes autrefois transperçèrent le front du Sauveur.

"Saint Louis, en 1239, admira-t-il un plus émouvant spectacle ?..."

A Sens, où des milliers de personnes accueillirent le saint cortège, à Villeneuve-l'Archevêque, où la veillée nocturne, ouverte par des prédications et des prières que la pluie n'arrêta point, se prolongea par la messe de minuit et par la garde d'honneur et d'adoration qui renouvelait, dans la